

ERIN LIEBT

Sheela
na
Gig



Dans ces pages, il est parfois question de plaisir sexuel.
Il semble que cela puisse choquer certaines personnes.

En conséquence :

Texte à réserver strictement à des lecteurs majeurs et avertis

Auteur contemporain.

Ce texte a été déposé. Il est la propriété de son auteur.

Sa diffusion gratuite sous sa forme actuelle de PDF est seule autorisée.

Texte protégé en vertu des articles L111-1 et suivants du Code de la propriété intellectuelle, loi du 1er juillet 1992.

En vertu de l'article L122-4 du Code de la propriété intellectuelle : « Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. »

(Extrait du Code de la propriété intellectuelle, Dernière modification du texte le 22 décembre 2014 - Document généré le 15 janvier 2015 - Copyright (C) 2007-2008 Legifrance)

Pour contacter l'auteur : <http://erin-liebt.com>

© Erin Liebt, 2014. Tous droits réservés.

Couverture : © A.P., 2015. Tous droits réservés.

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou utilisés fictivement. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, des événements ou des lieux serait pure coïncidence.

DU MÊME AUTEUR :

LE CORBILLARD ROSE, *roman, 2008.*

ESMERALDA OU L'ŒUVRE AU NOIR, *essai, 2011.*

PHILTRES, ENCHANTEMENTS ET SORTILÈGES, *roman, 2013.*

►SHEELA-NA-GIG, *roman érotique, 2014.*

CONTES ÉROTICO-CRÉPUSCULAIRES, *nouvelles érotiques, 2015.*

JEUX D'ANGE HEUREUX, *roman, 2016.*

E-books à télécharger gratuitement à l'adresse : <http://erin-liebt.com>

A p e r ç u

« Non, ce n'était pas possible ! Marie ne voulait pas regarder ! Non et non ! Les protestations de sa conscience furent sans effet : les jumelles ne quittèrent pas ses yeux.

Le doigt insistait maintenant sur le clitoris ; il accélérât son mouvement. Marie put voir les lèvres gonfler et rougir, puis l'entrée du vagin se contracter et la cyprine couler en abondance. Soudain, la vulve tout entière se mit à palpiter rythmiquement : la femme-oiseau jouissait.

Avidement, Marie porta ses jumelles sur le visage de cette femme, pour surprendre l'expression que lui avait laissé le plaisir. Elle fut surprise par la paix profonde inscrite sur ses traits : les yeux fermés, la femme-oiseau semblait dormir. Son visage n'exprimait ni la concupiscence ni la joie ; le chagrin, non plus – Marie ne savait pas pourquoi, mais les plaisirs solitaires l'emplissaient de mélancolie. Rien que la paix. Et cela lui sembla étrange, de voir cette expression sur ce visage qui était aussi le sien. Elle le détailla avec autant d'attention qu'elle l'avait fait du sexe. C'était incroyable, cette ressemblance ! Les même traits que les siens, exactement ! »

ERIN LIEBT

Sheela-na-Gig

ROMAN ÉROTIQUE

Ce sont des bas-reliefs dont l'unique sujet est une femme nue, souvent très fruste, parfois grotesque et hideuse, aux cuisses largement ouvertes, livrant ainsi au regard une vulve béante que la femme écarte d'ailleurs un peu plus avec ses mains. On appelle ces représentations d'un terme gaélique intraduisible Sheela-na-Gig, et l'on n'en trouve que dans un périmètre limité à l'Irlande et à la partie occidentale de la Grande-Bretagne.

Jean Markale
Amours celtes, sexe et magie

- ♀ 1 -

Marie sortit péniblement de sa voiture et s'enveloppa frileusement dans son vieux gilet noir, le long, celui qui lui servait à dissimuler son gros cul. Ça devenait infernal de se garer dans le quartier et elle était loin de chez elle. Juste le jour où elle devait charrier les courses de la semaine ! En plus, il commençait à pleuvoir. Une pluie têtue d'automne. Elle sortit les gros sacs du coffre de sa Fiat, en pestant intérieurement : pourquoi diable s'obstinait-elle à ramener chez elle à bout de bras ces monceaux de calories, qui allaient inmanquablement se transformer en cellules graisseuses et s'installer à vie sur ses cuisses ? La réponse était simple : quand on est une bonne mère, on prépare de bons petits plats pour nourrir la chair de sa chair.

Seulement, elle n'était pas convaincue d'être une bonne mère, enfin, il serait plus juste de dire qu'elle ne l'était plus et, n'importe comment, elle avait plus envie d'abandonner sa fille que de lui préparer de bon petits plats. Ce n'était pas une légende, la crise

d'adolescence ! Il était loin le temps où elle s'était battue comme une lionne pour obtenir la garde exclusive de cette sale gosse ! Peut-être que son ex-mari accepterait de la reprendre, maintenant. Au point où elle en était, Marie n'en avait plus rien à faire que les multiples aventures féminines de son père soient un mauvais exemple pour Vanessa.

Dégoulinante de pluie et de sueur mêlées, échevelée, les doigts sciés par le poids de ses paquets, elle s'arrêta devant l'entrée de son immeuble pour sortir ses clefs de son cartable. Bien entendu, son trousseau avait glissé sous un livre et, en bataillant pour le trouver, elle faillit répandre sur le trottoir humide les copies de ses élèves. Juste au moment où elle mettait la main sur ses clefs, elle fit tomber l'un de ses sacs de courses qui s'éventra sous le choc. Ses pommes rouges s'égayèrent sur le trottoir sale. Engoncée dans ses impedimenta et ses kilos superflus, Marie s'accroupit gauchement en jurant entre ses dents, pour récupérer ce qui était récupérable. Une main secourable lui tendit une de ses pommes. Marie releva la tête pour remercier et resta bouche bée de stupeur : la femme qui lui tendait le fruit en souriant, c'était elle-même ! Oui, elle-même, les même traits, mais infiniment plus séduisante ! Elle prit machinalement la pomme et la femme s'en fut d'un pas léger, avant qu'elle n'ait eu le temps de se ressaisir.

Marie resta dans sa position grotesque pour la regarder s'éloigner,

silhouette pulpeuse soulignée par une robe en velours vert bronze. Elle portait un foulard violet vif et des boucles rouges dansaient sur ses épaules. Seule touche de couleur parmi les passants gris, dans la rue sale, on aurait dit un oiseau exotique au milieu des pigeons - un bengali.

L'image de la femme-oiseau poursuivit Marie toute la soirée. Ça la rendit encore plus impatiente avec Vanessa. En rentrant, elle avait jeté ses paquets n'importe comment, pour s'examiner dans le grand miroir du placard de son entrée. Ça l'avait minée. Elle savait pourtant à quoi s'attendre. Elle n'y avait rien vu d'autre que ce qui lui faisait détourner les yeux chaque matin : une femme vieillissante, trop grosse, aux yeux tristes, aux cheveux ternes attachés en chignon sévère, habillée de couleurs sombres pour passer inaperçue. Une femme qui savait qu'elle n'était pas séduisante. Une femme qui avait renoncé.

Cette inconnue qui lui ressemblait comme une sœur jumelle lui avait fait prendre brutalement conscience, qu'avec un peu de volonté, elle pourrait se rendre un peu plus attrayante. Seulement, elle ne voulait pas. Elle ne se sentait ni l'énergie ni le temps de prendre soin d'elle-même. Ça la culpabilisait – une femme doit être une bonne mère ET une pin-up, ou tout au moins l'une ou l'autre –, du coup, elle se sentait minable et ça la mettait de mauvaise humeur.

Vanessa n'avait rien arrangé. Ce soir-là, elle lui avait ramené un zéro

pointé en Histoire – comment pouvait-on avoir un zéro en Histoire quand on avait une mère prof en la matière ? Encore une raison de culpabiliser. Là-dessus, la demoiselle avait prétendu sortir, après dîner, pour aller retrouver son petit copain. Bien entendu, Marie avait refusé et exigé une rupture immédiate : cette note catastrophique venait de l'influence pernicieuse de ce jeune homme sur sa fille. Elle ne pouvait pas le supporter : un voyou en herbe ! Avec ses cheveux trop longs ridiculement ramenés sur les yeux et ses pantalons trop serrés et portés trop bas, dévoilant ses slips et entravant ses cuisses, il ressemblait à un shih tzu constipé. Vanessa finirait par tourner mal, si elle restait avec ce minable ! La mère et la fille s'étaient naturellement violemment crêpé le chignon et Vanessa s'était enfermée dans sa chambre, avec son téléphone mobile, en agonissant sa mère de malédictions.

Vanessa n'avait que quatorze ans ; elle avait encore l'habitude d'obéir. Marie savait bien que, d'ici peu, c'est la porte de l'appartement qu'elle claquerait, plutôt que celle de sa chambre. Le moment était peut-être venu d'appeler son ex-mari à la rescousse, qu'il fasse pour une fois preuve d'autorité – mais en était-il capable ? -, avant que leur fille ne gâche définitivement sa vie.

Démoralisée, Marie expédia la vaisselle, bien décidée à se mettre au lit devant un bon film, pour oublier sa vie ne serait-ce que deux heures durant. En sortant de sa douche, elle se rendit compte qu'elle

n'avait pas fermé les volets de sa chambre. Agacée, elle se faufila vers la fenêtre en se cachant derrière sa serviette, sans allumer, bien sûr, pour que les voisins ne puissent pas la voir. Elle saisissait la manivelle quand une lumière s'alluma soudain, dans l'immeuble de l'autre côté de la rue, dans l'appartement situé en face du sien mais légèrement en contrebas, et l'éclaira par réverbération. Surprise, elle sursauta et se réfugia instinctivement à l'abri de son mur. D'où elle se trouvait, elle glissa un coup d'œil curieux par la croisée.

Cet appartement d'en face, il y avait des mois que les volets en étaient fermés. La petite mamie qui l'occupait était partie en maison de retraite. Marie l'avait regrettée : ça l'attendrissait de voir la vieille dame s'occuper de ses géraniums et parler à son caniche. C'était uniquement la fenêtre de sa chambre qui donnait sur celle de Marie, l'appartement devait être traversant. Elle se demandait souvent si la mamie avait pu emmener son chien avec elle. Elle espérait que oui.

En tout cas, le nouvel occupant de ce logement se préoccupait moins de son intimité que la petite mamie, qui fermait ses volets avant même la tombée de la nuit : toutes les lumières étaient allumées et la simple mousseline accrochée devant la baie vitrée ne voilait rien. De sa fenêtre, Marie voyait la pièce comme si elle s'y trouvait. L'ameublement était simple : un grand lit qui faisait face à la fenêtre ; à droite, une commode avec un téléviseur posé dessus ; à gauche, une armoire à glace qui reflétait le lit et une chauffeuse rouge en

guise de chevet. Le mur de droite semblait couvert du haut jusqu'en bas d'une multitude d'affiches placées côte à côte. En regardant mieux, Marie eut l'impression qu'il s'agissait d'épures. Ça la détendait, cette petite indiscretion. Ça la sortait d'elle-même et de sa vie décevante. Elle restait là, espérant voir cette nouvelle voisine inconnue – elle était sûre qu'il s'agissait d'une femme seule : la chambre lui semblait trop nette, trop ordonnée, pour dénoter la présence d'un homme.

Soudain, un éblouissement de couleurs exotiques – violet, vert, rouge – s'imprima sur sa rétine. C'était la femme-oiseau ! C'était sa jumelle rayonnante !

Marie la dévorait des yeux. Elle la regardait aller et venir en double exemplaire – elle se reflétait dans le grand miroir de sa penderie. Elle rangeait son foulard de soie violette dans la commode, allumait sa télé, éteignait le plafonnier et, éclairée par la lueur bleutée de l'écran, elle retirait sa robe, comme ça, sans fermer ses volets. Elle se dressait devant la baie vitrée, dans ses dessous rouges, comme si elle vivait au milieu du désert et que personne ne pût la voir ! Marie haussât des sourcils mi-surpris mi-réprobateurs. Voyons, était-il possible qu'elle s'imaginât que ses rideaux si fins la dissimulaient aux regards ? Était-ce une exhibitionniste ?

Elle enlevait à présent son soutien-gorge et son shorty et s'étirait longuement en se massant la nuque. Marie la détaillait, fascinée.

Elle la trouvait belle et s'en étonnait : elles ne se ressemblaient pas que de visage, elles avaient aussi la même silhouette. Comment faisait-elle, cette femme aux seins lourds, aux cuisses massives et au ventre douillet pour être si belle à voir ? Était-ce la distance, la lumière changeante de l'écran ou le léger voile de ses rideaux de mousseline qui gommaient l'impression de relâchement et de bouffissure que lui donnait son corps à elle ?

La femme-oiseau, nue, devenait plus substantielle ; elle n'était plus oiseau – vapeur, éther, matière du rêve... -, elle devenait archétype. Elle ramassa ses vêtements et sortit de la pièce, sans doute pour aller à la salle de bain. Marie en profita pour enfiler son pyjama en flanelle et approcher un siège de sa fenêtre : si la femme-oiseau ne fermait pas ses volets, elle voulait être confortablement installée, pour l'examiner. Elle était fascinée par leur ressemblance ; voir cette femme dans son intimité, c'était comme avoir l'aperçu d'une vie qui aurait pu être la sienne. Elle rapprocha ses doubles-rideaux de chintz rayés, ne regardant plus que par une fente : certes, la lueur bleutée de la télévision de sa nouvelle voisine n'était pas assez forte pour la dénoncer, mais elle craignait la lumière des réverbères.

Ah ! Elle était de retour dans la pièce, toujours nue. Hu ! hu ! Elle n'était pas frileuse ! Ou alors, il y avait le chauffage-central, dans son immeuble, et il était réglé à fond. La femme-oiseau s'allongea sur son lit, juste en face de Marie. Elle repoussa les couvertures et

s'étala, les membres écartés, comme une étoile de mer. Fascinée, Marie ne pouvait détacher les yeux de son sexe à la fente bien visible ; elle plissait les yeux pour mieux voir ; elle avait envie de lui crier d'écarter encore plus les cuisses. La honte lui brûlait les joues mais elle se sentait incapable de dominer son indécente curiosité. Si la femme-oiseau avait regardé dehors, elle l'aurait vue, le visage collé à sa vitre, les yeux écarquillés et la bouche ouverte, mais elle ne regardait pas.

Sur une impulsion, Marie se précipita vers le placard de son entrée et fouilla fébrilement jusqu'à ce qu'elle mette enfin la main sur les jumelles de son ex-mari. Elle ne s'en était jamais servi. C'était uniquement par mesquinerie qu'elle s'en était emparée, lors de leur divorce, refusant de lui laisser quoi que ce soit qui ait une valeur quelconque. Le cœur en déroute à l'idée que la femme-oiseau ait pu changer de position et fermer ses jambes, elle retourna à son poste d'observation. Elle prit soin de s'enfermer à clef dans sa chambre : elle ne voulait pas que Vanessa la surprenne dans la position si humiliante de voyeuse.

Elle était toujours là. Elle se caressait distraitement les seins du bout des doigts. Marie dirigea ses jumelles sur son entrejambe et murmura de contrariété : elle voyait tout flou. Voyons, comment cette sacrée quincaillerie se réglait-elle ? Elle tâtonna jusqu'à avoir une image bien nette en très gros plan. Elle avait quarante ans et

c'était la première fois qu'elle voyait le sexe d'une autre femme. Jamais elle n'avait accepté de regarder un film ou un magazine porno, malgré l'insistance de son ex. Du coup, il avait eu beau jeu, lors de leur divorce, de prétendre que c'était de sa faute à elle s'il l'avait trompée : c'était parce qu'elle était trop coincée.

Peut-être aurait-elle été moins coincée, s'il avait moins regardé les autres femmes. C'est bien simple, c'était un affamé de chair fraîche ! Il dévorait des yeux toutes les femmes sauf la sienne. Les dernières années de leur mariage, elle avait toujours l'impression qu'il pensait à une autre, quand ils avaient des relations sexuelles. Alors, naturellement, elle n'avait plus voulu. De toutes façons, pour le plaisir qu'elle y trouvait ! Elle était clitoridienne : jamais son tombeur d'ex-mari ne l'avait fait jouir.

La femme-oiseau prenait soin de sa toison : elle la taillait très court, pour que les poils ne cachent rien. Marie se demandait l'effet que cela faisait de passer sa main sur ce velours. Elle pouvait voir les sinuosités des grandes lèvres et ce creux si émouvant, au-dessus de la naissance des fesses. Elle sentit son ventre se crispier et s'étirer sous l'effet d'un trouble dont elle eut honte.

Une main se posa sur cette chatte qu'elle observait. Marie avala sa salive avec difficulté. Un doigt se glissait profondément en son creux, allait et venait lentement, s'enfonçait encore plus loin, insistait, et enfin ressortait, luisant d'humidité, pour remonter

légèrement entre les nymphes. Il passait légèrement sur le clitoris et s'égarait sur l'intérieur des grandes lèvres. L'autre main vint à la rescousse, pour maintenir la vulve bien écartée. Inconsciemment, Marie retint un instant sa respiration : elle pouvait voir le clitoris gonflé de la femme-oiseau palpiter nerveusement et l'orifice, plus bas, se dilater. Le doigt lascif patinait sur la chair écartelée, allait et venait lentement de l'orée du mont de Vénus à l'entrée du vagin, visitait parfois l'intérieur.

Non, ce n'était pas possible ! Marie ne voulait pas regarder ! Non et non ! Les protestations de sa conscience furent sans effet : les jumelles ne quittèrent pas ses yeux.

Le doigt insistait maintenant sur le clitoris ; il accéléra son mouvement. Marie put voir les lèvres gonfler et rougir, puis l'entrée du vagin se contracter et la cyprine couler en abondance. Soudain, la vulve tout entière se mit à palpiter rythmiquement : la femme-oiseau jouissait.

Avidement, Marie porta ses jumelles sur le visage de cette femme, pour surprendre l'expression que lui avait laissé le plaisir. Elle fut surprise par la paix profonde inscrite sur ses traits : les yeux fermés, la femme-oiseau semblait dormir. Son visage n'exprimait ni la concupiscence ni la joie ; le chagrin, non plus – Marie ne savait pas pourquoi, mais les plaisirs solitaires l'emplissaient de mélancolie. Rien que la paix. Et cela lui sembla étrange, de voir cette expression

sur ce visage qui était aussi le sien. Elle le détailla avec autant d'attention qu'elle l'avait fait du sexe. C'était incroyable, cette ressemblance ! Les même traits que les siens, exactement : le visage large, aux pommettes accusées, le front haut, le menton gras, le nez fin et légèrement aquilin, les lèvres bien dessinées, les sourcils circonflexes, c'étaient bien les siens. Les rides à peine marquées sur le front et les légères pattes d'oie au coin des yeux aussi. La ressemblance était d'autant plus frappante dans cette lueur bleue, qui fonçait ses cheveux rouges jusqu'à leur donner une teinte proche de ceux de Marie. Pourtant, cette femme était plus belle qu'elle. Pourquoi ?

Les paupières de la femme-oiseau frémirent et ses lèvres s'entrouvrirent, pour goûter avec gourmandise le doigt qui l'avait fait jouir. Elle ouvrit enfin des yeux troubles, sembla chercher quelque-chose autour d'elle et, soudain, Marie ne vit plus que du noir : la femme-oiseau avait éteint la télé.

Marie se réfugia derrière ses rideaux : maintenant qu'elle était dans l'obscurité, sa voisine pouvait la voir. Elle resta longtemps assise dans le noir, comme stupéfiée. Les pensées s'entrechoquaient dans sa tête : qui était cette femme ? Quelle était sa vie ? Une telle ressemblance n'était-elle pas surnaturelle ? Serait-ce une cousine éloignée ? Marie se souvenait vaguement d'avoir joué tout un après-midi dans un grand jardin inconnu, avec une petite fille qui lui était

apparentée et lui ressemblait comme une sœur et qu'elle n'avait jamais revue, il y avait bien trente-cinq ans de cela. Était-ce elle qui venait d'emménager juste en face ? Et puis, comment faisait-elle, cette femme, pour être belle, quand elle, Marie, était laide ? Comment ? Comment ? Comment ?

En vérité, ce n'étaient pas ces pensées-là qui laissaient Marie sans forces sur son siège, non. C'était la honte qu'elle ressentait d'avoir observé si goulûment cette femme qui se donnait du plaisir. L'image de sa vulve luisante et gonflée de volupté était sans cesse devant ses yeux et la faisait rougir. Elle ne comprenait pas ce qui lui avait pris. Cette femme l'intéressait parce qu'elle lui ressemblait. Était-ce pour cela que Marie n'avait pas brusquement fermé ses volets quand celle-ci avait commencé à se caresser ? Voyons, l'idée même de voir qui que ce soit se masturber l'emplissait de dégoût ! Que lui arrivait-il, donc ?

Quand elle se décida enfin à se lever de son siège pour baisser ses volets et se coucher, Marie se rendit compte qu'elle avait tellement mouillé qu'il lui fallait changer de pantalon de pyjama. Dégoûtée par elle-même et ses sécrétions, elle se changea fébrilement et enfouit le vêtement souillé tout au fond du panier à linge sale. Ensuite, elle dissimula les jumelles dans son secrétaire, en verrouilla l'abattant et enfouit la clef dans une paire de chaussettes roulées, dans sa commode – loin de ses yeux, pour n'y pas penser, mais à portée de

main tout de même. Vertueuse, elle se roula en boule dans son lit et se cacha la tête sous les couvertures. Elle s'endormit immédiatement, sans même avoir réalisé qu'elle avait complètement oublié ses problèmes.

Deux heures plus tard, elle fut réveillée par une sensation voluptueuse : son clitoris était gonflé à bloc et elle ondulait du bassin pour se frotter contre son matelas. Instinctivement, encore dans un demi-sommeil, elle glissa un doigt sur sa turgescence et se caressa en pensant à la chatte de la femme-oiseau. Elle jouit très vite et très fort et se rendormit immédiatement.

- ♀ 2 -

Le lendemain, c'est le rouge de la honte aux joues, qu'elle glissa un regard vers la fenêtre de sa voisine, en ouvrant ses volets. Dans la lumière matinale, les rideaux de mousseline remplissaient pleinement leur office et masquaient parfaitement la pièce. Sans réussir à déterminer si elle en était déçue ou soulagée, Marie partit travailler.

Toute la journée, elle pensa avec confusion à sa branlette de la nuit et toute la journée, son clitoris lui fut sensible : elle le sentait battre comme un cœur. Il faut dire qu'elle ne se souvenait plus de la dernière fois qu'une chose pareille lui était arrivée. Vraiment, le sexe était sa dernière préoccupation et, étant donné son peu de succès auprès des hommes, c'était heureux. Pourtant, cette palpitation incessante, en bas de son ventre, éveillait en elle des idées de sensualité : elle avait envie, soudain, de glisser un doigt dans son vagin, pour voir si ça lui ferait des sensations.

Ses élèves furent aussi bruyants et inattentifs qu'à l'accoutumée mais elle était si concentrée sur son intime émotion qu'elle s'en aperçut à peine et donna ses cours par pur automatisme. Elle rentra

chez elle sans même passer voir, dans la salle des professeurs, si elle avait du courrier.

La fenêtre de la femme-oiseau était toujours masquée par ses rideaux. Il était seize heures, Marie avait du temps devant elle : Vanessa finissait ses cours à dix-sept heures et, ensuite, elle avait un cours de danse. D'habitude, elle profitait de ces deux heures de répit pour corriger des copies mais, là, elle s'enferma dans la salle de bain pour se faire couler un bain moussant.

Bien cachée sous la mousse, elle reproduisit tous les gestes qu'elle avait vu faire à la femme-oiseau. Elle fouilla lentement dans son vagin, comme elle, avec un seul doigt, et ce fut une découverte. Jamais encore elle ne s'était explorée de la sorte. Elle découvrait la douceur de sa peau, dans ce passage si caché, et les incroyables différences de texture selon les endroits. Elle fut surprise par la variété des sensations que cette exploration lui procura : sa réceptivité vaginale se révélait. Ses découvertes ne devaient pas s'arrêter en si bon chemin, car elle s'aperçut aussi de la sensibilité de ses nymphes. Jamais elle n'avait imaginé de se caresser l'intérieur des lèvres ; elle finissait par se dire que son ex avait raison : elle était coincée. Elle connut aussi une jouissance différente, plus étendue, plus lente à monter. Elle sortit de sa salle de bain comme on sort d'un rêve, à la fois allégée et ralentie ; la peau de ses doigts fripée par son long séjour dans l'eau ; les pupilles dilatées, comme si elle

s'était droguée.

Elle planait encore sur son petit nuage, quand Vanessa rentra et vint l'aider à éplucher les patates pour la purée vespérale. Marie se méfia immédiatement : il n'entrait pas dans les habitudes de sa fille de l'aider spontanément dans les tâches ménagères. C'était encore de sa faute : elle l'avait mal élevée. Vanessa devait avoir une permission à lui demander – soirée adolescente qui finit à pas d'heure ou week-end chez Shirley, sa grande copine - ; pour les mauvaises notes, elle pratiquait plutôt la technique dite de « l'absence » - elle se faisait toute petite et discrète, dans l'espoir que sa mère l'oublie.

Ce n'est qu'au dessert, devant sa Danette, que Vanessa se décida à parler :

- Je veux prendre la pilule.

Marie en fut comme foudroyée.

- Mais tu es folle ?! Tu es bien trop jeune ! Tu n'as que quatorze ans !

- Quinze !

- Pas encore ! Et même quinze ans, c'est beaucoup trop jeune pour avoir des relations sexuelles ! je te l'interdis, tu m'entends ? Tu n'es pas prête. Tu es encore une gosse. Moi, j'ai attendu d'avoir vingt ans.

- Toi, t'es pas une référence, qu'est-ce que tu crois ? ! Toi, si t'avais été un peu moins tarte, t'aurais peut-être encore un mari ! s'écria Vanessa, ulcérée, avant de se lever brusquement et d'aller s'enfermer dans sa chambre.

Marie ne courut pas après elle, comme elle savait qu'elle aurait dû le faire. La seule réaction possible, dans un tel cas, c'était de se mettre en colère et de dire à Vanessa que les relations de couple n'avaient rien à voir avec l'âge auquel on commençait sa vie sexuelle, et que sa réflexion montrait bien son immaturité. Par ailleurs, son ex-mari l'avait jugée suffisamment délurée pour l'épouser en toute connaissance de cause. Devenir une traînée qui couchait avec n'importe qui sur un coup de tête n'aiderait certes pas Vanessa à garder un mari, plus tard. Oui, c'était ça, qu'elle aurait dû dire, mais elle ne pouvait pas, écrasée de honte comme elle l'était : c'étaient les mots de son ex-mari qui étaient sortis de la bouche de sa fille. Ce salopard profitait des deux week-ends par mois où Vanessa dormait chez lui pour lui faire des confidences qui ridiculisaient Marie à ses yeux. Et ce débauché pervertissait du même coup sa petite fille.

Marie se sentait absolument désespérée. Quoi ? Devait-elle s'abaisser de la même façon que lui et faire des confidences dégradantes à Vanessa ? Devait-elle raconter à sa fille les infidélités chroniques de ce père qui la gâtait et qu'elle aimait ? Devait-elle raconter sa façon si humiliante de lancer des œillades et des sourires aguichants à tout ce qui portait jupon devant sa femme même ? Devait-elle dire les nuits à l'attendre, en sachant qu'il était en train d'en baiser une autre ? – il ne s'en cachait même pas. Devait-elle dire le dégoût qui l'avait prise de ce pénis qu'elle savait tout juste

sorti d'une autre, de ces lèvres qu'elle devinait humides encore d'avoir léché le sexe d'une inconnue ? Oh ! Elle avait envie de baisser les bras, de disparaître, de laisser le père et la fille se débrouiller tout seuls. Après tout, elle n'arrivait même pas à être une bonne mère. Ce soir-là, Marie, qui s'était pourtant fait une fête d'espionner encore sa voisine, n'eut pas le cœur à le faire : elle ferma ses volets et prit une double dose de Léxomil.



Le lendemain soir, elle attendait Vanessa quand le téléphone sonna. C'était son ex-mari.

- Vanessa est chez moi, commença-t-il.
- Ah ? Eh bien, dînez ensemble et ramène-là avant vingt-deux heures. Elle commence tôt, demain.
- Elle préfère dormir chez moi.
- Non, non ! Elle attendra vendredi soir, fit-elle d'une voix ferme.
- Voyons Marie, laisse-la moi, ce soir.
- Non. Tu sais très bien que le jugement est parfaitement clair : deux week-ends par mois et la moitié des vacances.
- Écoute, Marie... J'aurais voulu t'épargner ça, mais tu vas recevoir

une convocation du juge aux affaires familiales. Vanessa veut venir vivre avec moi.

Les jambes de Marie lui refusèrent soudain tout service ; elle tomba assise sur le sol de son entrée, dos au mur.

- Allô ? Allô ? faisait la voix de son ex dans le combiné. Marie, tu m'entends ?

Elle respira à fond, pour pouvoir parler d'une voix ferme :

- Pour le moment, le jugement est toujours valable. Si elle n'est pas là à vingt-deux heures, j'appelle la police.

Et elle raccrocha.



Quand le juge accorda le droit de garde à son ex-époux, Marie ne se sentit plus l'envie de vivre. Elle ne voulait qu'une chose : dormir. Son médecin la mit en arrêt maladie et l'exhorta à se secouer et se distraire. Abrutie d'anxiolytiques, elle passait de son divan à son lit et gardait sa télé allumée jour et nuit. Ce n'était pas qu'elle la regardât – elle s'endormait – mais cela lui faisait une compagnie. Elle n'émergeait de son brouillard que les deux week-ends par mois

réglementaires où elle accueillait son ingrate de fille. Elle s'essayait alors au rôle de maman modèle, lui cuisinait de bons petits plats, lui glissait de l'argent de poche et lui proposait diverses sorties, que généralement Vanessa refusait, la sale gosse : ses samedis après-midis était consacrés au shopping, avec sa copine Shirley – et les sous de son idiot de mère - ; ses soirées, elle les passaient avec le shih tzu constipé. Matée, Marie ne faisait aucun commentaire, même quand Vanessa sortait le dimanche après-midi au lieu de faire ses devoirs. Elle ne se préoccupait plus des notes de sa fille, préférant ne rien demander, ne rien savoir. Elle ne voulait pas risquer que Vanessa refuse complètement de la voir.



Un soir, Marie fut éveillée par une clarté insolite. Elle avait oublié de fermer ses volets et la lumière de l'appartement d'en face éclairait sa chambre en plein. Elle jeta un coup d'œil vers son radio-réveil : il était vingt-et-une heures quarante-cinq. Elle se leva, pour baisser les volets, et aperçut sa voisine d'en face qui accrochait une affiche sur le mur de sa chambre, entièrement nue, debout sur son lit. Il y avait

des semaines qu'elle ne l'avait vue. Elle se dit que l'espionner la changerait des insipides programmes télé : elle prit les jumelles dans le secrétaire de sa chambre et s'installa commodément.

C'était une esquisse à la sanguine que la femme-oiseau affichait au-dessus de son lit. Elle représentait une femme bien en chair, toute nue. Marie se rendit compte que ce qu'elle avait pris pour des épures, et qui recouvraient complètement le mur de droite, étaient en fait des croquis représentant des femmes dodues. Certains étaient à la mine de plomb, d'autres au fusain ; il y en avait même qui semblaient être à l'encre de Chine et à l'aquarelle. Quelques-uns lui parurent très beaux, d'autres un peu maladroits. La femme-oiseau devait prendre des cours de dessin et s'exercer un peu à tous les styles. Quand même ses intérêts artistiques étaient un peu limités : toutes ces grosses femmes, ça ressemblait à du narcissisme. Pendant que Marie détaillait ses œuvres, la femme-oiseau s'était couchée et avait saisi la télécommande de sa télé. Elle zappait et, à voir la tête qu'elle faisait, les programmes l'intéressaient autant qu'ils intéressaient Marie. Elle finit par poser sa zapette et éteindre la lumière. Elle n'était plus éclairée que par son téléviseur, mais elle ne regardait pas l'écran : elle s'était allongée de tout son long, jambes et bras écartés, et elle fixait le plafond. En fait, la télé devait lui tenir compagnie, comme à Marie.

Elle resta si longtemps immobile que Marie se prépara à

abandonner son espionnage pour aller se coucher. Comme prise d'une résolution soudaine, la femme-oiseau commença à se titiller le bout des seins. Marie la regarda avec curiosité : elle n'avait jamais trouvé cela transcendant, quand son ex-mari lui mordillait les seins, mais c'était peut-être comme avec le vagin, il fallait peut-être le faire soi-même pour que ce soit bon. La femme-oiseau, en tout cas, avait l'air d'apprécier : elle mouillait abondamment et sa chatte se crispait convulsivement. Marie reporta son attention sur ses mains : comment faisait-elle ? Elle effleurait rapidement le bout du téton de la pulpe du doigt, tournait autour, revenait dessus, semblait l'explorer, le pinçait brièvement, le saisissait et semblait vouloir en étirer la pointe crispée, tirait doucement dessus pour le faire rebondir, lâchait la pointe pour empoigner tout le sein et serrer à pleine main, dessinait délicatement l'aréole du bout du doigt... bref, faisait mille agaceries qui la faisait mouiller abondamment. Elle mouillait tellement, sa vulve était tellement gonflée de volupté, que Marie s'attendait absolument à la voir jouir de cet attouchement surprenant. Elle braqua ses jumelles sur l'intimité de sa voisine, curieuse de voir cet orgasme en gros plan sans être gênée par la présence d'un doigt. Elle fut déçue, car la femme-oiseau lâcha son sein droit pour se titiller le clitoris. Elle jouit en à peine une minute.

- ♀ 3 -

Marie voua son inactivité à espionner sa voisine. Qu'aurait-elle pu faire d'autre de son temps ? À quoi d'autre aurait-elle pu occuper ses pensées ? Après tout, cette femme était son portrait en plus sexy ; elle vivait seule mais n'avait pas l'air malheureuse pour autant ; elle connaissait son corps largement mieux que Marie le sien. Celle-ci ignorait qu'il existât tant de façons de se masturber. Ce spectacle toujours nouveau l'excitait à tel point qu'elle prit l'habitude de se toucher en regardant la femme-oiseau. Ce qui était difficile, c'était de ne pas jouir trop vite. Elle aurait voulu réussir à partir chaque fois en même temps qu'elle, mais soit, trop excitée, elle jouissait avant, surprise dans son plaisir par une pratique vraiment scandaleuse, soit elle jouissait après, alors qu'il n'y avait plus rien à voir que son corps abandonné et repus – c'était encore ça le plus frustrant.

La femme-oiseau faisait un peu figure d'initiatrice à une vie différente. Une vie où l'on pouvait être grosse et vieillissante et belle tout de même. Une vie où avoir un mari et des enfants n'était pas la

condition au bonheur. Une vie où le sexe n'était ni une obligation ni une corvée, au contraire. Une vie sans culpabilité ni souffrance - doux cocon de volupté.

Marie avait toute la journée, pour expérimenter les techniques lubriques de la femme-oiseau, et tout en expérimentant, elle fermait les yeux et la voyait encore. Oh ! Comme elle avait honte ! Comme elle avait honte de se mettre à quatre pattes, les cuisses largement écartées, la rondelle à l'air, le majeur dans le vagin et la paume de la main collée au clitoris, d'onduler les hanches frénétiquement au rythme du plaisir qui montait dans tout son ventre.

La première fois, après jouir, elle était restée longtemps anéantie dans la position où l'avait prise le plaisir. Elle avait cru mourir de volupté : c'était la première fois de sa vie qu'elle avait eu un tel orgasme. Enfin, elle comprenait pourquoi on faisait une telle histoire du sexe. Mais, elle ne voyait pas pourquoi l'Humanité s'acharnait à pratiquer ce délice à deux : on n'était jamais si bien servi que par soi-même.

Marie était à la fois excitée et scandalisée par les pratiques de la femme-oiseau. La voir remonter ses jambes pour mieux pouvoir s'enfoncer un doigt dans le cul la faisait jouir instantanément – le coupable plaisir lié à la transgression. Pourtant, Marie savait qu'elle ne se déciderait jamais à essayer cette caresse sur elle-même. Oh, bien sûr, elle mouillait comme une folle rien qu'à y penser, mais elle

refusait de s'abaisser à une pratique si... eh bien, sale, c'était le mot. C'était bien suffisant de s'écarquiller le trou du cul à quatre pattes et de s'imaginer... hum... des cochonnetés – même si, ensuite, les joues lui brûlaient de honte. Il y a des choses qui doivent rester des phantasmes, tous les magazines féminins sont unanimes. Marie voulait bien se torturer les seins jusqu'à les irriter et les sentir brûlants trois jours durant, se chatouiller le clitoris de toutes les manières imaginables et dans les positions les plus humiliantes – et excitantes, ça oui ! -, ou s'enfoncer tous les doigts l'un après l'autre dans la chatte – et même une fois quatre en même temps... -, mais se glisser un doigt dans le cul, ça, non ! Jamais de la vie !

Marie devait pourtant s'habituer peu à peu aux choses du sexe car, quand elle avait vu, pour la première fois, la femme-oiseau faire usage d'un gode, elle n'avait presque pas été choquée. Oh, bien entendu, elle avait rougi jusqu'aux yeux mais, dès que sa voisine avait éteint sa lumière, Marie avait mis à sac tous ses placards pour trouver un objet susceptible de remplacer ce précieux et désirable accessoire. Elle en voulait un tout de suite. Elle voulait expérimenter ce que cela faisait de se caresser l'intérieur de la chatte avec un instrument bien dur. Elle en mouillait rien que d'y penser, seulement, voilà, elle ne trouvait rien d'adéquat. Elle n'allait quand même pas s'enfoncer une banane, quelle horreur ! Quant à l'idée d'aller dans un sex-shop s'acheter un sex toy, elle ne l'effleura même

pas – c'était tout simplement impossible. En commander un à La Redoute, c'était exclu : non seulement il lui faudrait patienter plusieurs jours – et c'était une urgence, sa chatte brûlait ! – mais la pensée qu'il apparaîtrait dans son dossier de cliente qu'elle avait acheté un vibromasseur lui était intolérable.

Finalement, tout au fond du plus haut placard de sa cuisine, elle retrouva le mortier et le pilon que la grand-mère de son ex-mari lui avait offerts en cadeau de mariage et dont elle ne s'était jamais servie. Le pilon, en marbre bien lisse, était parfaitement adapté à l'usage qu'elle lui réservait : un peu plus étroit qu'un membre masculin – en tout cas, autant qu'elle puisse en juger en se basant sur ses souvenirs de celui de son ex-mari -, long d'une vingtaine de centimètres et terminé par une boule un peu plus large qui formait poignée et assurait une bonne prise en main.

Elle nettoya bien l'objet et le frotta même à l'alcool, pour plus d'hygiène, et installa un fauteuil confortable devant le grand miroir de son entrée. Elle se sentit bien une faiblesse dans les jambes, à l'idée de se qu'elle se préparait à faire, mais elle ne flancha pas. Elle se déshabilla et s'installa, nue, un peu fébrile, les fesses au bord du siège, les cuisses écartées et les jambes remontées sur les accoudoirs - indécente.

Jamais elle n'avait vu sa chatte et son trou du cul. Elle ne se trouva pas belle, avec son ventre et ses cuisses capitonnés, mais l'impudeur

de sa posture l'excita suffisamment pour qu'elle se concentre sur le centre de son corps. Elle s'écarta à deux mains, pour bien se voir – son anus brillait car elle coulait - ; elle palpait de toute son intimité, de la même façon que la femme-oiseau !

Elle saisit son pilon et le posa à l'entrée de son vagin. Il était froid. Elle sentit son ventre se crispier d'envie. Dans le miroir, elle se vit l'enfoncer doucement – si froid ! - jusqu'au fond de sa chatte brûlante. Elle mouillait tellement, qu'il glissait comme dans un rêve. Elle exhala un gémissement et respira profondément, pour se calmer, prenant garde à ne pas même effleurer son clitoris affolé : au moindre contact, elle aurait joui et elle voulait que ce scandale dure longtemps, très, très longtemps.

Elle ôta sa main, pour mieux se voir. Tout son ventre se resserrait autour de cet objet si dur, vite tiédi à la chaleur de son corps ; elle le sentait glisser doucement, guidé hors d'elle par les contractions de son vagin. Quelle sensation extraordinaire ! Si différente d'une bite. Elle appuya, pour remettre le pilon bien au fond d'elle et le fit coulisser. Oh, c'était délicieux ! Elle s'appliqua à reproduire les gestes qu'elle avait vu faire à la femme-oiseau, et crut devenir folle de plaisir, en faisant simplement tourner l'objet très lentement entre ses doigts. C'était comme si toutes les terminaisons nerveuses de sa chatte vibraient simultanément. Elle s'appuya d'un doigt sur son anus glissant de mouille, pour équilibrer son geste. Insensiblement,

son cul aspira son doigt, sans qu'elle eût l'énergie de le dégager, subjuguée par une obscure et honteuse concupiscence.

Cette pénétration simultanée lui fit perdre la tête. Sa main libre s'agita fébrilement sur son clitoris irrité – un besoin aussi impératif que celui de se gratter quand ça démange. Elle partit presque instantanément. Toute sa chair se crispait autour de son pilon et de son doigt – elle ne s'attendait pas à jouir aussi du cul.

Elle resta comme anéantie plusieurs minutes, le cœur battant la chamade. Quand enfin elle reprit conscience de ce qui se présentait à ses yeux et qu'elle se vit dans la position honteuse où l'avait laissée le plaisir, le rouge lui monta aux joues. Mystérieusement, elle se trouva presque belle.

Elle laissa le fauteuil devant le miroir de l'entrée – sauf lors des week-ends Vanessa, naturellement – et prit l'habitude de s'y donner du plaisir, chaque jour.

Elle se perfectionna si bien dans les gestes auto-érotiques, qu'il lui arrivait, en se mirant dans son miroir, de croire que c'était la femme-oiseau qui se caressait devant elle ; si proche qu'elle aurait pu la toucher juste en étendant le bras. L'illusion était quasi-parfaite.

- ♀ 4 -

La femme-oiseau remplissait son existence ; elle l'obsédait. Elle aurait voulu tout savoir de sa vie, mais sans se découvrir, en restant dans l'ombre. Elle n'imaginait pas une amitié avec cette femme si belle, si visiblement heureuse. Elle aurait eu trop honte de sa nullité propre. Après tout, cette femme n'avait rien de plus qu'elle et avait su en tirer bonheur et éclat, elle.

Il était difficile de savoir ce que la femme-oiseau faisait de ses journées : le rideau de mousseline de sa chambre ne se faisait indiscret qu'aux lumières. Marie acquit vite la certitude qu'elle ne travaillait pas le matin, car il faisait nuit jusqu'à près de huit heures et que sa lumière ne s'allumait pas. Elle s'installa à demeure devant la fenêtre de sa chambre, d'où elle pouvait voir à la fois la chambre de sa voisine et l'entrée de son immeuble. Pour passer le temps, bien cachée derrière son rideau, elle mettait à profit les enseignements de la femme-oiseau : elle explorait son corps, sans forcément chercher à jouir, juste pour trouver ses zones érogènes. Elle passait là des heures divines.

Elle découvrit que la femme-oiseau sortait tous les jours de la semaine à seize heures trente, à pieds, et rentrait après vingt-et-une heures, toujours à pieds. Une demi-heure à trois-quart d'heure plus tard, elle était nue sur son lit et se donnait du plaisir. Le week-end, elle partait pour la journée, mais était fidèle au poste pour sa scandaleuse exhibition du soir. Elle devait travailler dans la restauration - sans doute dans un petit resto de quartier.

Très tôt, un matin, pour ne pas risquer d'être vue, Marie avait traversé la rue, pour détailler chaque nom sur l'interphone de l'immeuble de la femme-oiseau, en cherchant un qui lui aurait évoqué quelque-chose, poursuivie par cette réminiscence d'une petite fille qui lui ressemblait. Elle était rentrée chez elle, déçue. Aucun patronyme n'avait éveillé quoi que ce soit en elle.

Alors, elle s'était embusquée – grand manteau noir, bonnet tiré sur le front et lunettes noires, en dépit du crépuscule qui commençait à tomber –, dissimulée derrière un abribus, dès seize heures, les mains sur le cœur pour en contenir les battements désordonnés, et avait guetté la sortie de sa femme-oiseau – oui, SA femme-oiseau, la sienne à elle. Elle voulait voir le restaurant où elle travaillait certainement, peut-être entrer et consommer quelque-chose, juste pour la voir de plus près, pour entendre sa voix. Elle avait suivi sa silhouette vive et colorée du plus près qu'elle l'avait osé, le nez au vent, tentant de surprendre les effluves de son parfum parmi les

vapeurs des pots d'échappements, et l'avait vue s'engouffrer dans un immeuble au hall éclairé. Pas d'enseignes lumineuses, juste une plaque dorée, sur le côté. Alors, la femme-oiseau ne travaillait pas dans un restaurant. Intriguée, Marie s'était approchée de la plaque :

COURS DE DESSIN

Dessin académique

Aquarelle

Techniques de l'huile

Aérographe

Elle pensa alors à tous ces croquis qui couvraient les murs de la chambre de son égérie. Soit celle-ci suivait un cours de dessin avant d'aller travailler, soit c'était elle le professeur. De petits groupes de personnes de tous les âges commençaient à se rassembler devant l'immeuble ; ils discutaient, fumaient une cigarette... ils devaient attendre l'heure du cours. Marie se glissa dans l'immeuble, en se cachant derrière un groupe compact de jeunes gens extravertis qui riaient bruyamment. Au fond du hall, une réceptionniste revêche trônait derrière un comptoir blanc, bouche et nez pincés. Marie lui demanda d'une voix tremblante les tarifs et les programmes des cours et celle-ci lui tendit un dépliant avec, sur le visage, l'expression du plus profond dédain. Marie s'en empara et s'enfuit. Elle hésita un

moment devant la porte, en regardant les élèves entrer par petits groupes. Que faire ? Rentrer chez elle pour y attendre le retour de sa femme-oiseau ? Non, elle voulait savoir si celle-ci resterait vraiment là toute la soirée ou si elle ne ferait que passer, avant d'aller travailler ailleurs. Il y avait une grande brasserie, juste en face, qui remplissait la rue noire et froide de sa lumière jaune et promettait chaleur et réconfort. Marie se sentit attirée par cet éclat – jaune, rouge et or.

Une grande bouffée de chaleur et de bruit confus l'accueillit. Elle s'installa sur une banquette de skaï rouge, devant la fenêtre, juste en face de l'entrée du cours de dessin et commanda un vin chaud. Elle resta là des heures, étudiant la brochure des cours et jetant d'incessants coups d'œil à la porte. Elle vit des flots d'élèves entrer et sortir, mais aucune trace de femme-oiseau. Celle-ci devait être professeur de dessin. Marie se résigna à commander un croque-monsieur, pour calmer le serveur qui rôdait autour de la table qu'elle occupait depuis si longtemps – elle devait lui sembler louche, cette femme seule et inoccupée. Enfin, à vingt heures trente, alors que tous les élèves semblaient être partis sans que d'autres soient entrés, alors que l'établissement semblait vide et mort et que Marie se demandait nerveusement si elle n'était pas passée sans qu'elle l'ait vue ou si elle n'était pas sortie par une autre porte, la femme-oiseau parut, avec trois autres personnes – probablement d'autres

professeurs -, et s'arrêta un instant sur le trottoir, pour discuter. Marie posa un billet sur la table et sortit à sa poursuite, sans prendre même le temps d'attendre sa monnaie.

Le lendemain à seize heures trente, elle était devant le cours de dessin, toujours cachée derrière ses lunettes noires. Elle attendait la femme-oiseau. Elle était venue tôt, pour s'inscrire, avait affronté la réceptionniste revêche et était désormais inscrite pour un mois à tous les cours que proposait l'établissement. Elle avait eu un moment de faiblesse, quand elle avait vu la longueur de la liste des fournitures dont elle aurait besoin, et plus encore quand, au magasin d'à-côté, on lui avait annoncé le montant de la note. Et puis, elle avait haussé les épaules. Il y avait des mois qu'elle n'était pas sortie de chez elle et qu'elle n'avait rien dépensé : ça compenserait.

Elle était passée à moins de dix centimètres d'elle. Marie avait senti son parfum - quelque-chose de miellé et hespéridé en même temps. Elle n'avait pas osé la suivre : il était encore tôt et personne n'entrait encore ; elle se serait trop fait remarquer.

Dès qu'un groupe d'élèves entra, Marie leur emboîta le pas. Ils allèrent directement s'installer dans une salle, mais elle resta dans le couloir, s'arrêtant à chaque porte ouverte pour glisser un regard : elle ne savait pas quelle matière enseignait sa femme-oiseau et la cherchait. Enfin, dans la dernière salle au fond du couloir, elle la vit,

de dos. Elle discutait avec un homme aux cheveux mi-longs, vêtu de velours côtelé beige. Marie se cacha derrière le chambranle de la porte, ne voulant pas être la première à entrer. Elle était émue et aussi un peu surprise, car sa femme-oiseau portait un de ces grands peignoirs chinois en soie rouge vif, avec un énorme dragon noir et or brodé dans le dos. Après tout, ça lui servait peut-être de blouse, pour ne pas salir ses vêtements avec la peinture ou le fusain ou quoi que ce soit d'autre qu'elle enseignât. Certes, cette femme n'était pas du genre à porter une banale blouse blanche ou bleue.

Marie ferma les yeux pour mieux entendre. Elle ne pouvait saisir les paroles, mais la mélodie de sa voix parvenait jusqu'à elle. Oh ! Elle avait un timbre digne d'elle ! Une voix de désir... basse, un peu rauque...

Quand une petite dizaine d'élèves furent entrés, Marie se faufila à son tour dans la salle, la tête basse, un énorme nœud d'appréhension au creux de l'estomac, et s'installa à la table la plus proche de la porte, pour pouvoir s'enfuir. Elle n'osait pas regarder en direction de sa femme-oiseau, mais elle jeta des regards furtifs à ses condisciples, pour savoir quel matériel elle devait sortir : les grandes feuilles, celles que le marchand avait appelé les « raisins » et le fusain. La classe était bizarrement aménagée : les tables étaient disposées en cercle, autour d'une estrade qui supportait elle-même une sorte de socle. Peut-être qu'on posait là des objets – vases,

fruits, livres, fleurs... - qu'ils étaient censés reproduire. Ça promettait d'être gai ! Elle qui n'était même pas capable de dessiner un cube en perspective !

Soudain, elle se rendit compte que le chevelu en costume de velours l'observait du coin de l'œil. Horriblement gênée, elle piqua du nez dans son sac, faisant semblant d'y chercher quelque-chose. Enfin, presque toutes les tables furent occupées, le costume de velours vint fermer la porte et Marie sentit ses joues s'empourprer : la femme-oiseau venait d'enlever son peignoir. Elle était nue, dessous. Ce n'était pas des vases, qu'ils allaient dessiner.

Marie suffoquait, le visage brûlant. Elle baissa la tête, confuse de s'être inscrite, en toute innocence, à ce cours pour voyeurs. C'était une chose d'espionner sa voisine, bien cachée derrière ses rideaux, s'en était une autre de la détailler sous toutes les coutures ouvertement, en compagnie d'une trentaine d'autres pervers. Elle avait l'impression de s'être aventurée dans un peep show ! Ses condisciples lui semblaient être des individus louches et inquiétants, des obsédés, des violeurs potentiels... et ils allaient la reconnaître pour l'une des leurs ! Ils iraient peut-être jusqu'à se permettre des allusions, des gestes indécents, dans l'idée que, puisqu'elle partageait leur vice, elle cherchait certainement des aventures sexuelles. Si elle se faisait violer, elle ne pourrait s'en prendre qu'à elle-même.

Elle serait partie tout de suite, si elle avait pu le faire sans se faire bien plus remarquer qu'en restant à sa place. Elle lança des regards apeurés autour d'elle : ses voisins semblaient tous très absorbés par leur dessin. Nul ne souriait en coin, nul ne gloussait, nul n'observait fixement la femme-oiseau en bavant, la langue pendant sur les genoux.

Soudain, le costume de velours se matérialisa derrière Marie. Elle sursauta violemment : elle ne l'avait pas entendu s'approcher.

- Vous êtes débutante ? lui demanda-t-il à mi-voix, en se penchant sur son épaule, près, beaucoup trop près.

Marie opina sans tourner la tête vers lui, incapable de prononcer un mot.

- Pour commencer, vous devez noter les lignes directrice du modèle, lui souffla-t-il à l'oreille tout en les esquissant sur sa feuille. Il faut ensuite schématiser la tête, les articulations, les mains et les pieds par des cercles, en prenant garde à les orienter correctement. Sur cette armature, on modèle alors les membres et les traits du visages. Tout en parlant, il avait croqué la femme-oiseau, comme ça, à main levée, par-dessus l'épaule de Marie. Le dessin était indéniablement ressemblant.

- Quand vous maîtriserez la méthode du croquis, nous passerons à l'étude des ombres.

Il se redressa et fit à voix haute :

- Tu peux changer de position, Gloria. Fais-nous donc quelque-chose dans le goût du *Penseur*, s'il te plaît.

Elle s'appelait Gloria ! Le costume de velours se pencha de nouveau vers Marie et lui glissa, faisant de son souffle voler les petits cheveux de sa nuque, tellement il était près :

- Allons, à vous d'essayer.

Et il s'éloigna.

Marie leva les yeux sur sa femme-oiseau - Gloria ! Celle-ci s'était tournée vers une autre partie de la classe et elle voyait son dos et ses fesses. Les autres élèves croquaient furieusement, comme si leur vie en dépendait. Marie devait essayer de faire de même, si elle ne voulait pas se faire remarquer encore plus. Elle prit fébrilement une feuille neuve, non sans mettre précieusement à l'abri le croquis du costume de velours, et s'attacha à relever les lignes directrices. Elle n'était pas douée, c'était le moins que l'on puisse dire ! Ses mains tremblantes n'arrangeaient rien.

Elle n'avait pas encore fini de crayonner les cercles des hanches que la pose changea. Mais, cette fois, Gloria lui faisait face et Marie faillit perdre complètement ses moyens : elle sentait ses yeux fixés sur elle et n'osait plus lever la tête – jamais elle ne pourrait croiser son regard ! Pour ne pas laisser feuille blanche, elle copia lamentablement sur son voisin de droite – si ses élèves l'avait vue ! Heureusement, la pose suivante la libéra du redoutable regard de la

femme-oiseau, et Marie put se concentrer sur son dessin. Ce n'était pas bien fameux, mais le costume de velours, qui repassait justement par là, lui posa une main sur l'épaule pour lui souffler un encouragement à l'oreille :

- Vous avez bien saisi les lignes directrices. Vous verrez, qu'avec un peu d'entraînement, vous y arriverez très vite.

C'était l'intercours. La femme-oiseau enfila son kimono rouge et étira ses muscles endoloris par l'immobilité. Marie réunit maladroitement ses affaires et s'enfuit.



Elle était encore tellement bouleversée, en rentrant chez elle, qu'elle sentit le besoin de boire quelque-chose de fort. Elle n'avait rien d'autre que du rhum de cuisine. Elle s'en servit une bonne dose et l'avala cul sec. L'alcool lui brûla affreusement la gorge et elle toussa pendant cinq bonnes minutes, mais elle se sentit un peu plus d'aplomb.

Elle décida alors de se faire un bon petit grog et mit à chauffer une rondelle de citron piquée d'un clou de girofle, un bâton de cannelle et du sucre roux dans un peu d'eau. Au moment d'ajouter le rhum

dans la casserole, elle s'aperçut qu'elle avait faim. D'ordinaire, elle se nourrissait de pâtes ou soupes en boîtes - ça ne rimait à rien de cuisiner pour elle toute seule – mais ce soir-là était particulier : elle avait vu sa femme-oiseau – Gloria ! - de si près qu'elle aurait presque pu la toucher, et elle la reverrait ainsi tous les jours, si elle le voulait – et elle le voulait. Maintenant qu'elle était un peu remise de son excès d'émotion, elle devait bien s'avouer que les élèves de ce fameux cours n'avaient pas eu l'attitude de vicieux voyeurs ; ils semblaient absorbés par une tâche extrêmement sérieuse et ne pas se rendre compte que leur modèle était nue – l'habitude, sans doute. Certes, le professeur lui avait donné l'impression irritante de lui avoir parlé de trop près mais, d'un autre côté, il était bien obligé de parler bas, pour ne pas déconcentrer les autres élèves. Marie elle-même n'opérait pas autrement, lorsqu'elle avait une remarque à faire à l'un de ses élèves, durant les devoirs sur table.

Dès le lendemain, elle allait se mettre au premier rang. Si elle arrivait à contenir son émotivité, elle pourrait profiter de la nudité de sa femme-oiseau de tout près ! Ça se fêtait ! C'était le jour ou jamais de se faire un gueuleton !

Elle fit décongeler et griller un petit boudin créole, pendant qu'elle faisait revenir dans du beurre deux pommes reinettes en quartiers. Au dernier moment, elle ajouta le rhum dans son sirop aux épices et donna une légère ébullition, pour évaporer un peu l'alcool : elle ne

voulait pas risquer de s'endormir, complètement saoule, avant que sa femme-oiseau ne se soit donné du plaisir.

Elle s'installa dans sa chambre, pour dîner sur un plateau, devant la fenêtre encore obscure de sa voisine – ne surtout pas rater son retour ! Pour se tenir compagnie, elle dressa sur une chaise, comme sur un chevalet, le croquis qu'avait fait le costume de velours. Dès demain matin, elle allait acheter un cadre, et accrocher cette esquisse de Gloria – *Gloria !* - dans sa chambre, près de son lit, au-dessus du secrétaire.

Marie finissait de siroter son grog, quand la femme-oiseau rentra. Elle éteignit toutes les lumières et se dissimula derrière son rideau de chintz, armée de ses jumelles, une main sur son mont de Vénus, comme chaque soir.

Peut-être était-ce l'influence euphorisante de l'alcool mais, en voyant sa femme-oiseau s'écarter la vulve à deux mains, comme pour la lui offrir, Marie réalisa qu'elle désirait cette femme. Elle la désirait comme une folle, comme jamais elle n'avait désiré personne. Elle voulait sentir toute sa peau nue contre la sienne, mordre ses épaules, sucer sa gorge, manger ses seins, enfoncer sa langue dans sa chatte. Elle voulait la sentir partir dans sa bouche. Elle voulait que la femme-oiseau pose ses lèvres sur sa chatte à elle. Elle voulait s'incorporer totalement à elle, entrer en elle pour la faire jouir de l'intérieur, la posséder et qu'elles ne fassent plus qu'une. Ce

soir-là, elle se masturba, comme d'habitude, en regardant Gloria puis, une fois couchée, elle se caressa très lentement, en s'imaginant avec elle. Elle jouit comme une folle et s'endormit sur le champ.

Mais le lendemain matin... Ah ! Le lendemain matin, Marie ne pouvait plus croiser son reflet dans le miroir sans rougir. Elle était lesbienne ! Voilà sans doute pourquoi son ex-mari ne l'avait jamais fait jouir ! Ça alors, quel choc ! C'était déjà dur d'avoir découvert la voyeuse en elle, mais de se reconnaître lesbienne, là c'était trop ! L'homosexualité, c'était vraiment trop marginal, pour elle. Ce n'était même pas qu'elle désapprouvât – encore que... - mais l'idée de ce que pensaient forcément les gens en voyant des homosexuels la bouleversait. Jamais, elle ne pourrait se promener dans la rue en tenant la main d'une femme et supporter les regards égrillards ou accusateurs. Et comment fait-on, pour faire comprendre à quelqu'un de son sexe que, peut-être... Oh, l'horreur des regards étonnés et outragés ! Déjà que Marie n'avait jamais osé tenter de séduire un homme, de peur d'être ridicule, alors une femme ! N'importe comment, le problème ne se posait pas : la femme-oiseau n'était sans doute pas lesbienne et, si elle l'était, elle ne s'intéresserait certainement jamais à quelqu'un d'aussi insignifiant que l'était Marie.

Son état d'agitation finit par se calmer de lui-même. Allons, son homosexualité n'était pas plus écrite sur sa figure que son

voyeurisme. Personne ne saurait jamais qu'elle se touchait en pensant à une autre femme. Ce que ne pouvaient pas savoir les gens était sans importance. Certes, elle renonçait à l'idée de posséder réellement Gloria, mais elle avait toujours le spectacle de son corps et de son plaisir. Et elle pourrait peut-être compenser en devenant amie avec elle. Tout au bord de son conscient se glissa l'image de cette amitié qui, insensiblement, pourrait glisser vers une délicieuse intimité, mais Marie fit celle qui n'avait rien pensé. C'était plus simple.

Elle partit bien avant l'heure où sa femme-oiseau se mettait en route, pour être la première devant la porte du cours de dessin et être assurée d'avoir une place au premier rang.

Elle s'installa, fébrile, rougissante, et fit semblant d'être absorbée par la lecture d'un livre de poche, bien déterminée à ne lever les yeux que quand commencerait le cours. Elle prêtait toutefois l'oreille et s'inquiétait de ne pas entendre la voix de Gloria. Les brefs regards qu'elle hasarda par-dessus son livre ne la lui firent pas découvrir. Mais où était-elle donc ? Elle releva franchement la tête au moment où le costume de velours fermait la porte – il portait un jean et un pull à col roulé, ce jour-là – et, dans un regard circulaire, constata que la femme-oiseau n'était pas dans la salle. La déception lui obscurcit la vue un instant et, quand sa vision se fit plus nette, elle découvrit, à moins de cinquante centimètres de son nez, une

ravissante jeune fille nue. C'était un autre modèle. Gloria devait poser dans une autre salle. Marie se sentit stupide. Elle ne pouvait pourtant pas se lever et changer de salle maintenant. Furieuse contre elle-même, elle prit un fusain et s'apprêta à croquer cette fille indifférente. C'est alors qu'elle la vit. Qu'elle la vit réellement. C'était une beauté. Très jeune - elle avait vraisemblablement plus de dix-huit ans, puisqu'elle posait nue, mais en paraissait seize, tout au plus. Une ligne exquise. Des seins pointus. Des fesses hautes. Une perfection.

Marie se sentit comme giflée par tant de beauté. Elle avait l'impression que chacun, dans la salle, la regardait avec des yeux moqueurs. Lesbienne, toi ? se dit-elle amèrement, mais tu n'es même pas une femme ! Tu n'es qu'un gros tas de graisse immonde ! Tu n'existes pas !

Les yeux gonflés de larmes d'humiliation rentrées, Marie fit l'effort de dessiner cette enfant radieuse une heure et demie durant – les quatre-vingt-dix minutes les plus longues de toute sa vie -, en faisant semblant de s'intéresser aux conseils de ce maudit costume de velours qui ne cessait de passer dans son dos et de lui parler à l'oreille. À l'intercours, elle s'enfuit.

Elle ferma ses volets et se coucha avec six Lexomils. Elle espérait ne pas se réveiller.

Elle passa quatre jours au lit, dans le noir, bourrée d'anxiolytiques

jusqu'aux yeux, ne se levant que pour aller pisser. À quoi bon se lever, n'importe comment ? La vie n'était faite que pour les jolies femmes. Marie n'avait rien à en attendre que de la solitude et un boulot sans joie. Pas de mari, une fille qui ne voulait pas d'elle, plein de collègues mais pas d'amis, des élèves qui se foutaient complètement de ses cours, pas de vie, des phantasmes ridicules. Oui, ridicules : quand on n'était qu'une grosse mémère, on n'avait ni phantasmes, ni sexualité - c'était indécent !

Le cinquième jour, son corps refusa d'accepter son Lexomil. Elle resta longtemps tordue de nausées aggravées de sueurs froides, pliée devant la cuvette des toilettes, malade à mourir. Elle avait l'impression que tous les nerfs de son être se tendaient et se tordaient et que son cœur luttait pour échapper à leur emprise paralysante. Quand elle réussit à regagner son lit, où elle se blottit secouée de frissons, attentive aux coups sourds de son cœur, qui remplissaient comme à regret sa cage thoracique, elle fut soudain prise d'une colère revigorante. Pourquoi restait-elle là, mal comme jamais elle ne l'avait été, à attendre cette putain de mort qui ne venait pas ? Parce qu'elle n'était pas jolie ? Mais le monde était rempli de mochetés ! Si seuls les êtres beaux avaient le droit de vivre, pourquoi n'y avait-il pas de sélection naturelle ? Elle n'était pas assez courageuse pour se suicider - elle n'avait pas peur de la mort mais l'idée des inévitables souffrances de l'agonie la faisait

reculer et l'affreux malaise qui la tenaillait la confortait encore dans sa terreur. Devait-elle renoncer à l'espoir et à la dignité parce qu'elle ne correspondait pas aux canons de beauté ? Mais elle n'avait pas demandé à venir au monde ! Elle en avait assez de rester là à s'emmerder. Si elle avait pu choisir, elle n'aurait certainement pas ce physique ridicule ! Allons, elle allait se lever, se nourrir et sortir de chez elle ! Si sa vue dérangeait les gens, ils n'auraient qu'à regarder ailleurs !

Ce fut une épreuve épouvantable que de se traîner jusqu'à la cuisine. C'était comme si son corps refusait de se tenir droit. Écœurée à l'idée d'avalier ne serait-ce qu'un yaourt, elle se dit qu'un bouillon bien chaud passerait mieux. C'était peu de chose à faire, elle dut pourtant s'asseoir entre chaque geste, tordue de spasmes, le souffle court. La première gorgée de bouillon lui fit du bien, mais au bout de quelques cuillerées, son estomac se rebella et elle dut lutter pour ne pas vomir. Ce n'est qu'une heure plus tard qu'elle réussit à finir sa tasse, avec une biscotte.

Un léger somme la libéra de son malaise et la laissa, bien qu'épuisée, capable de manger un peu. Le reste de la journée, Marie s'efforça de reprendre des forces en faisant de petits repas, pour ne pas surcharger son estomac trop longtemps privé de nourriture.

Le lendemain matin, elle allait mieux et mourrait d'envie de sortir de son appartement devenu prison. Tout de même, c'était dur

d'affronter les regards. Elle attendit qu'il fasse nuit et, vêtue de sombre, elle longea les murs jusqu'à son cours de dessin. Elle espérait trouver une place près de la porte, bien au fond de la salle.

À attendre la venue de l'obscurité, elle avait raté le premier cours. Quand elle arriva, la salle était bondée. Une seule place se libéra, juste devant. Impossible de reculer, Marie dut s'y installer. Pourtant, elle avait vu sa femme-oiseau vêtue de son kimono rouge, et ça lui rendit un peu de courage. Elle eut même l'impression que Gloria lui jetait un regard de connivence, ce qui l'emplit à la fois de bonheur et de confusion – ah ! si seulement Marie n'était pas si timide ; si seulement elle osait lui parler !

Elle était vraiment aux première loges : elle put détailler à loisir les bourrelets, la cellulite, les vaisseaux dilatés et les vergetures qui marquaient le corps de son idole. En dépit de toutes ses imperfections, ce corps restait beau et éminemment désirable. C'était, certes, une beauté toute différente de celle de la jeune fille de la semaine passée, mais certainement plus humaine, plus touchante - aussi fragile que la rose épanouie, à la limite de la flétrissure. La jeune personne attirait l'œil ; Gloria attirait la main.

Marie fit un effort particulier pour reproduire sa femme-oiseau - l'idée de la posséder sur papier la transportait – et, indubitablement, sa main devenait moins maladroite. Le costume de velours lui lança un sourire appréciateur, au passage.

- ♀ 5 -

Reprendre un rythme en calquant sa vie sur celle de Gloria et son plaisir sur le sien lui apporta un équilibre. C'est peut-être ce qui l'arrêta, un matin, devant le miroir de sa salle de bain. Elle eut l'impression de se découvrir. Elle n'avait pas encore noué ses cheveux. Comme cela la changeait, ces mèches qui croulaient le long de ses joues ! Ça lui amincissait un peu le visage. Mais, c'est qu'elle se trouvait presque jolie ! Seulement, tous ces cheveux gris, ça la vieillissait. Sans prendre le temps de réfléchir, de peur de changer d'idée, elle sortit de chez elle, à la recherche d'un coiffeur.

Ce n'était pas chose aisée à trouver. Il y avait des salons de coiffure à tous les coins de rues, dans son quartier, mais aucun où elle ait le courage de pénétrer. Toutes les coiffeuses étaient jeunes et minces et élégantes ; même celles qui avaient dépassé la quarantaine semblaient sortir d'un magazine de mode. Comment Marie oserait-elle s'adresser à l'une de ces femmes ? Elle imaginait le regard de mépris ou de pitié que ces créatures lui jetteraient ! Non, ce n'était pas possible. Elle allait plutôt acheter de la teinture au supermarché

et se débrouiller toute seule ! C'est alors, qu'au fond d'une toute petite boutique de coiffure, elle repéra une femme encore plus corpulente qu'elle-même.

Elle se décida à entrer. La coiffeuse avait une bonne cinquantaine d'années, ça détendit Marie qui se livra, confiante et un peu moins complexée qu'à son habitude, à ses mains professionnelles. Elle se dit que c'était de la folie que d'embaucher de jeunes et jolies filles dans le milieu de la beauté et de la mode : ça intimidait trop les femmes communes.

Le résultat surpassa ses attentes. Elle ne voulait pas se teindre en rousse, comme sa femme-oiseau, car elle ne se sentait pas capable de s'affirmer à ce point, mais la coiffeuse lui proposa un châtain chaud, proche de sa couleur naturelle, qui lui donna l'impression d'avoir rajeuni de dix ans. Elle lui raccourcit légèrement les cheveux et lui encadra le visage d'un dégradé seyant. Bonne commerçante, elle ne laissa pas Marie sortir de sa boutique sans un rouge à lèvres discret, adapté à sa carnation, et un tube de mascara.

En rentrant chez elle, Marie avait l'impression d'avoir des talons ailés. Elle s'arrêta devant le grand miroir du placard de son entrée, pour se regarder avec complaisance. Elle était complètement transformée ! Mais ses vêtements n'allaient plus ! Ils faisaient triste.

Pas question d'en acheter d'autres, pour le moment ; elle avait déjà dépensé trop d'argent pour ses cours de dessin. N'importe comment,

ce n'était rien d'autre qu'une épreuve humiliante que de faire les boutiques, quand on était une grosse femme. Sans prendre le temps de manger un morceau, elle alla fouiller au fond de son placard, pour essayer d'y trouver quelque chose d'un peu seyant qu'elle pourrait porter au cours du soir.

Ce fut un vrai fiasco : elle n'avait rien d'élégant, si ce n'était le tailleur-pantalon noir et le chemisier de soie blanche qu'elle portait aux mariages et aux enterrements. Elle fouilla même dans le placard de Vanessa – sa fille avait laissé quelques affaires qu'elle ne portait plus – et y trouva un foulard mordoré, un grand châle espagnol à grandes franges, en satin noir rebrodé de rouge et d'or, et une cravate de cuir avec sa paire de bretelles cloutées assorties.

Plantée devant le miroir de l'entrée, elle essaya plusieurs pulls et chemisiers et resta désespérée : elle n'avait que des vêtements sans formes. Pourtant, ce pull, là, par exemple, avait un joli décolleté ; il lui irait tellement mieux, s'il était un peu cintré à la taille !

Avisant la paire de bretelles, Marie eut une idée : armée de ses ciseaux de couture, et d'une aiguille solide, elle s'en fabriqua une bride munie aux deux extrémités d'une pince dentée, afin pouvoir cintrer à volonté ses vêtements.

Ce soir-là, c'était la si jolie fille qui posait. Marie avait renoncé à suivre la femme-oiseau et à n'assister qu'aux cours où elle paraissait, pour que l'on ne la soupçonne pas de venir pour elle. Qu'aurait-on

pensé d'elle ? – le rouge lui montait aux joues, rien qu'à l'idée. Et Gloria, qu'aurait-elle pensé ? Et puis, le costume de velours se montrait très bon professeur, très attentif : Marie ne voulait pas lui faire l'affront d'assister à un autre cours. D'autant plus qu'il lui donnait la folle impression de s'intéresser à elle : cette façon qu'il avait de lui parler à l'oreille, en s'appuyant d'une main à son épaule qu'il pressait au rythme de ses paroles, lui donnait des frissons partout. Dès qu'il s'approchait derrière son dos, Marie sentait tout son corps devenir attentif. C'était fou, comme elle était devenue sensible, depuis que la femme-oiseau l'initiait sans le savoir au plaisir ! La seule proximité du costume de velours lui mettait les sens en ébullition – que serait-ce si c'était Gloria qui s'approchait ! Oh ! Marie ne se faisait pas d'illusions – elle savait bien que l'intérêt que lui manifestait son professeur était strictement professionnel - mais c'était plaisant de s'imaginer qu'il la traitait comme une femme attirante. Elle l'avait suivi discrètement du coin de l'œil, lors de ses déambulations à travers la classe, et jamais encore elle ne l'avait vu se pencher aussi longuement, aussi intimement, sur un autre élève qu'elle, mais elle était la seule débutante, arrivée en cours d'année... Le costume de velours était un enseignant consciencieux, voilà tout. D'ailleurs, ses conseils portaient leurs fruits : Marie se rendait compte qu'elle commençait à faire des progrès, tout du moins quand elle dessinait Gloria – peut-être était-ce l'amour ou le désir qui

transparaissait alors dans ses croquis, car elle n'arrivait à rien quand c'était la jolie fille qui posait. Certainement, son inhibition devant une telle perfection l'empêchait-t-elle de dessiner correctement. Tout de même, elle fit un tour de classe, à la fin du cours, pour voir ce qu'avaient fait les autres. Elle fut surprise de constater que, finalement, elle n'était pas la seule à avoir des difficultés avec ce modèle. La plupart des esquisses manquaient... eh bien, de souplesse, en quelque sorte. Cette jeune fille si belle devenait anguleuse sur le papier – une petite chose insignifiante, pleine d'os et de genoux pointus - et ses jolis seins fermes semblaient aussi agressifs que des sagaies. Quelle différence avec les représentations toutes en courbes de la femme-oiseau, qui n'évoquaient que la douceur et la sensualité !



Oui, Marie commençait à bien se défendre en dessin, surtout, elle y prenait du plaisir. Elle afficha ses œuvres les plus réussies sur un des murs de sa chambre, comme faisait Gloria. Vanessa, qui n'avait encore rien vu de ses gribouillages – elle ne lui avait jusqu'alors pas

même dit qu'elle prenait des cours –, en fut si impressionnée, s'en montra si fière, que Marie redoubla d'efforts pour se perfectionner – elle n'était donc pas une mère si coincée, puisqu'elle dessinait des femmes nues !

Elle employa tout le temps libre qui lui restait entre ses cours de dessin, son espionnage et ses séances de mandoline devant son miroir, à chercher des leçons de croquis gratuites sur le Net. Au fil de ses recherches, elle découvrit les esquisses préliminaires des œuvres d'Ingres, de Rodin, de Léonard de Vinci... Son œil se formait. Elle commença à visiter tous les musées en ligne possibles et connut de véritables extases esthétiques devant les Primitifs Italiens, les Symbolistes, les Impressionnistes et surtout la statuaire grecque – *L'Hermaphrodite Endormi*, notamment, la subjuga. Si l'Art Contemporain lui restait pour l'instant hermétique, elle apprécia tout de même les œuvres d'Ernest Pignon-Ernest et les *Nanas* de Niki de Saint Phalle. Gloria l'avait déjà initiée au plaisir, elle l'amenait désormais à l'Art – Marie lui devait tout ce qu'il y avait de beau, dans sa vie.

Cela lui fut un réconfort de constater que les canons de beauté qui faisaient des femmes des créatures longilignes, fermes et lisses, comme moulées en plastique dur, étaient très récents. À une autre époque, elle aurait été considérée comme une très belle femme. Elle comprit alors cette phrase d'Oscar Wilde : « La beauté est dans les

yeux de celui qui regarde. »

Marie se rendit compte qu'elle avait besoin de mettre de l'ordre dans ses nouvelles connaissances et se dénicha des cours et des conférences d'initiation à l'Histoire de l'Art en ligne. L'Art Préhistorique et les Arts des Peuples Primitifs la fascinèrent. Elle eut une sorte d'illumination quand, dans un cours sur l'Art Celte, elle découvrit une photo représentant la *Sheela-na-Gig* de Kilpeck.

Fascinée, elle détailla avidement la petite sculpture représentant cette divinité païenne au beau nom sonore qui, vraisemblablement chargée de l'initiation aux mystères féminins, est toujours représentée sous la forme d'une femme nue, aux jambes ouvertes et repliées, qui s'écarte la vulve à deux mains pour la bien montrer. Comment Marie aurait-elle pu ne pas penser à la première nuit où elle avait espionné sa femme-oiseau qui s'ouvrait, impudique, sous ses yeux ? Souvent, la *Sheela-na-Gig* est une vieille femme chauve plutôt laide et grotesque, pourtant elle est belle, fascinante et repoussante à la fois – l'un des visages de la Déesse-Mère des temps préhistoriques. On la trouve souvent représentée sur les murs des églises d'Irlande, de Grande-Bretagne et de l'Ouest de la France – les chrétiens l'aurait arrachée des sanctuaires celtes et intégrée à leurs propres temples, afin de mettre en garde les fidèles contre le péché de chair, contre Ève, la porte du diable. Marie resta songeuse en prenant connaissance de la croyance populaire qui voulait que

ces Sheelas soient en fait des amulettes destinées à repousser le Mal. Oui, la femme-oiseau était bien une Sheela-na-Gig. C'était elle l'inspiration qui avait sorti Marie de la spirale du vide et du chagrin et l'avait hissée vers une autre vie.

Elle avait bien envie de mettre la photo de cette Sheela en fond d'écran, sur son ordinateur, mais ça la gênait vis-à-vis de Vanessa. Elle y mit à la place les formes rebondies de la *Vénus* de Lespugue – un aspect plus « convenable » de la Déesse-Mère.

Quand elle quitta son ordinateur et son domicile, pour aller en personne hanter les musées et bibliothèques, pour approfondir ses recherches, Marie connut qu'elle était sortie de sa dépression et qu'il était temps pour elle de retrouver ses élèves.

- ♀ 6 -

Un vendredi en fin d'après-midi, Vanessa arriva avec une mine de papier mâché en se plaignant d'avoir mal aux dents. Ces choses-là, il faut toujours que ça arrive les veilles de week-ends ! Marie l'emmena dare-dare chez le dentiste. Quand la gamine avoua à l'homme de l'art qu'elle souffrait depuis le début de la semaine, Marie ne put s'empêcher d'intervenir :

- Mais tu ne pouvais pas le dire à ton père ?

Vanessa fit comme si elle n'avait rien entendu. Marie comprit tout de suite que la petite ne pouvait se résigner à critiquer son père adoré. Ah, ça ! Il était là pour emmener sa fille au restaurant ou en boîte de nuit, ou même chez le gynéco pour la gaver de pilules contraceptives, ce salaud-là, mais pour les corvées, il n'y avait plus personne. Vanessa devait revenir plusieurs fois et, comme leur dentiste exerçait plutôt loin du domicile paternel, juste pour avoir la satisfaction de faire réaliser à sa fille les défauts de son si parfait papa, elle demanda :

- Tu penses que ton père pourra se libérer pour t'amener ?

Vanessa détourna la tête, pour que sa mère ne puisse pas voir son visage, avant de dire d'un ton neutre :

- Je crois qu'il va être très occupé, la semaine prochaine.
- Veux-tu que je fasse le taxi ? demanda alors Marie, avec une secrète jubilation – ah ! elle servait donc encore à quelque-chose !

Vanessa accepta avec un visible soulagement.

Épuisée par son mal de dent, la jeune fille se coucha très tôt. Marie était toute guillerette à la pensée que sa fille commençait enfin à apprécier son père à sa juste valeur. Du coup, elle employa sa soirée à faire de la mousse au chocolat, pour le dessert du lendemain – Vanessa adorait ça. Marie se promettait de l'emmener faire les boutiques à Paris avec Shirley, bref de passer un joyeux samedi, malheureusement, la petite n'était pas en forme et voulait rester au lit - elle avait encore mal aux dents. Elle ne sortit même pas avec son horrible shih tzu constipé, le soir, et se coucha tôt.



Quand le proviseur du lycée de Vanessa téléphona en personne, le lundi matin, pour la convoquer le jour même, Marie commença à se

dire que les douleurs dentaires n'étaient pas seules responsables de la morosité de sa fille. Elle essaya sans succès de la joindre à l'heure de l'intercours – Vanessa devait se douter de ce que sa mère lui voulait et faisait la morte.

- Je suis soulagé que vous ayez accepté de venir, lui dit le proviseur. J'ai bien failli contacter les services sociaux.

En fait, il y avait une semaine qu'il essayait en vain d'obtenir un rendez-vous avec son ex-mari. Le mauvais père lui avait tout simplement posé plusieurs lapins, pour finalement lui dire, quand il l'avait appelé en personne : « Allons, mon vieux, c'est votre job de régler ces problèmes. Si vous croyez que j'ai du temps à perdre pour des histoires de gosses ! » Et il lui avait raccroché au nez.

Vanessa avait agressé un élève de son lycée à grands coups de son sac d'école rempli de cahiers et de livres. Trois professeurs avaient dû conjuguer leurs efforts, pour maîtriser la petite furie qui refusait absolument de s'expliquer. L'agressé n'avait rien d'autre qu'un joli coquard et avait convaincu ses parents de ne pas porter plainte. Il avait dit fièrement au proviseur que Vanessa était devenue folle en apprenant qu'il la quittait pour une autre.

- Vous avez encore de la chance que ce Don Juan en herbe se soit senti flatté par l'agression de votre fille, conclut le proviseur. Vanessa n'a reçu qu'un avertissement, mais l'équipe enseignante s'inquiète. Il a été fortement question de la renvoyer, au moins trois

jours. À la réflexion, nous n'avons pas voulu qu'un renvoi apparaisse dans son dossier scolaire, bien que ses notes aient terriblement chuté et que son attitude en classe se soit réellement dégradée, ces derniers mois. J'avoue que, quand je vois les réactions de son père, et que je lis dans son dossier qu'elle vit désormais chez lui, je ne peux m'empêcher de m'inquiéter à son sujet. Au vu de ces derniers événements, il semble évident que ce monsieur néglige ses responsabilités. Peut-être pourriez-vous envisager de reprendre Vanessa avec vous ?

- C'est elle qui a demandé à aller vivre avec lui, avoua Marie à contrecœur – c'est tellement culpabilisant d'admettre que votre enfant vous fuit.

Le proviseur eut une grimace de compréhension contrariée – il en voyait bien d'autres.

- Je regrette, maintenant, de n'avoir pas insisté pour que nous renvoyions Vanessa : elle aurait automatiquement dû consulter le psychologue scolaire et l'assistante sociale de l'établissement. Voulez-vous que je les alerte tout de même ? Une simple enquête démontrerait certainement que le père de Vanessa manque de disponibilité pour encadrer correctement une adolescente.

Marie hésita. C'était tellement tentant de récupérer sa fille, et avec les honneurs, encore ! Pourtant...

- Attendons encore un peu. Vanessa commence à se rendre compte

des insuffisances de son père. J'ai peur, si elle est contrainte de revenir chez moi, qu'elle ne se braque complètement et ne devienne ingouvernable, par simple esprit de révolte.

Le proviseur haussa des sourcils résignés en hochant tristement la tête.

- Certes, certes... admit-il. Sachez tout de même, qu'au moindre petit écart, à la moindre insolence envers un professeur, Vanessa n'échappera pas au renvoi disciplinaire. Avertissez votre petite furie.



Marie alla se planter juste en face de la sortie du lycée, pour être certaine de ne pas rater sa fille. En la voyant, Vanessa eut un bref mouvement d'épaules résigné – elle s'y attendait. Elle traversa pour la rejoindre, suivie par sa copine Shirley, qui embrassa gentiment Marie avant de les laisser avec une discrétion qui n'était pas dans ses habitudes.

- Tu veux qu'on aille boire un chocolat ou tu préfères que je te ramène tout de suite ? demanda calmement Marie.

- Je préfère rentrer, fit Vanessa d'une voix atone.

Dans la voiture, Marie s'appliqua à ne pas quitter la route des yeux

et à parler d'un ton détaché :

- J'ai dû me mettre à plat ventre, pour que l'on ne te renvoie pas. Bien entendu, dans ton esprit, un renvoi, ce serait des vacances bienvenues, sans doute. Mais figure-toi que, dans un tel cas, tu n'échapperais pas à un rendez-vous avec le psy et l'assistante sociale. Dis-toi bien que tes professeurs s'inquiètent de ton manque de sérieux de ce dernier trimestre et que l'attitude de ton père, qui a tout simplement envoyé promener le proviseur en lui disant qu'il n'avait pas de temps à consacrer à cette histoire, les a convaincus qu'il n'est pas apte à s'occuper de toi. Il n'y a pas un juge qui irait contre l'opinion de tout un établissement scolaire. Si tu as l'intention de rester vivre avec ton père, il va falloir que tu fasses de gros efforts scolaires. À la moindre bêtise, à la plus petite insolence, tu ne couperas pas au renvoi.

Vanessa resta sans réaction, la tête tournée vers sa portière. Marie était partagée entre la satisfaction de savoir sa fille débarrassée d'un boyfriend qu'elle n'avait jamais aimé et le sentiment d'impuissance de toute mère qui voit son enfant souffrir et ne peut rien pour le soulager. Arrivée devant le domicile de son ex-mari, elle dit :

- Bon, je te prends demain soir devant le lycée, pour t'emmener chez le dentiste.

Comme Vanessa sortait de voiture, elle ajouta :

- Je suis fière de toi. Tu ne t'es pas laissée faire et tu lui as mis une

bonne raclée, à ce petit con ! Simplement, la prochaine fois que tu auras envie de taper sur quelqu'un, attends d'être sortie de l'établissement !

Vanessa tourna lentement la tête vers elle, incrédule – était-il possible que ce soit sa mère qui lui ait dit ça ? Marie lui sourit et lui adressa un grand clin d'œil, si comique que la jeune fille ne put s'empêcher de rire.

- À demain, dit-elle.

- ♀ 7 -

Marie n'en crut pas ses yeux : Gloria avait ramené un homme chez elle ! Tous deux tanguaient à travers la pièce, à demi-dévêtus, en s'embrassant passionnément. Enfin, un homme, c'était beaucoup dire ! Un être râblé, à la musculature agressive recouverte de poils rouges, au front de taureau et aux cheveux ébouriffés – l'animalité faite homme. Il ne lui manquait que d'avoir des cornes et des pieds fourchus pour faire un faune très convenable.

Le cœur mordu de jalousie – sa femme-oiseau à elle ! -, Marie faillit tirer ses rideaux sur les deux amants. Heureusement pour elle, sa curiosité fut plus forte que son ressentiment. La gorge serrée de chagrin et la chatte dilatée de joie, elle assista à leur lutte sensuelle, à la fois fascinée et révoltée par toute cette mâle énergie, cette masse rouge et velue qui lui semblait asservir sa femme-oiseau – la malheureuse qui avait été si libre !

Dans tout l'emportement de la passion, les deux partenaires se dévoraient sauvagement la bouche, les joues, le menton, les oreilles, le cou... et s'agitaient en une danse frénétique qui les jeta

rapidement sur le lit, en un simulacre de violent accouplement. Leurs derniers vêtements volèrent à travers la pièce et, malgré elle, Marie reluqua ce faune rouge avec intérêt : c'était son premier homme nu, depuis son ex-mari. Honteuse mais déterminée à voir, elle orienta ses jumelles vers la queue du faune. Malheureusement, le couple était tellement emboîté qu'elle ne voyait rien de précis, hormis son échine et son arrière-train – même ses fesses étaient velues !

Soudain, elle sut qu'il avait pénétré Gloria – celle-ci avait rejeté la tête en arrière, en refermant ses yeux et en enfonçant ses ongles dans les épaules de son amant, tandis que lui se redressait tout en avançant les hanches, avant de s'immobiliser, les yeux dans le vague, regardant à l'intérieur de lui-même, la bouche entrouverte.

Leur groupe immobile – scandaleuse statue – s'anima soudain et Marie contempla avec amertume cet acharnement de l'homme qui cherche la jouissance. Comment Gloria pourrait-elle y trouver du plaisir ? Elle le savait bien, elle, Marie, qui l'observait soir après soir, qu'elle ne jouissait qu'en se touchant le clitoris, que tout le reste n'était qu'amuse-gueule. L'homme et la femme n'étaient pas faits pour faire l'amour ensemble, c'était évident. Même la si heureuse, la si libre femme-oiseau se résignait à se frustrer de son plaisir pour laisser un homme se servir d'elle – Marie croyait revoir ses tristes ébats conjugaux. C'était l'idole qui tombait de son piédestal.

Elle y remonta illico, en démontrant à Marie qu'homme et femme peuvent parfaitement cohabiter sexuellement. Elle repoussa légèrement son faune rouge, qui s'agenouilla entre ses cuisses sans sortir d'elle, et elle glissa sa main et se caressa sans honte, tandis que lui continuait à la limer avec application, allongeant le mouvement, les yeux fixés successivement sur sa bite qui entrait et sortait, au-dessous de la petite main qui s'agitait, et sur le visage de sa partenaire. Marie braqua le regard de ses jumelles sur le visage enchanté de Gloria : les yeux fermés, la bouche entrouverte, elle était concentrée sur son plaisir. Ses lèvres bougeaient parfois : elle devait gémir tout haut. Soudain, ses traits prirent une expression suppliante, sa respiration s'accéléra, puis tout son visage se déforma, exprimant la souffrance : elle jouissait. Ensuite, Marie ne vit plus que le dos rouge et velu de l'homme : il s'était affalé sur la femme-oiseau.



Si Marie ne dépassa jamais sa rancœur envers le faune rouge, elle reconnaissait en elle-même qu'observer les ébats de sa femme-oiseau avec cet être quasi-animal lui avait beaucoup appris. Elle ignorait que l'amour pouvait être cette fête joyeuse que se donnaient

les deux amants. Ils s'amusaient beaucoup, ils riaient, s'épouillaient, se chatouillaient, et leurs jeux se poursuivaient sexuellement – ils s'exhibaient honteusement l'un devant l'autre dans des pratiques scandaleuses, ou se servaient du corps de l'autre comme d'un pur objet sexuel.

Marie avait détesté devoir sucer la bite de son ex-mari, mais à voir Gloria pomper le faune rouge d'un air gourmand et à examiner son visage à lui crucifié par le plaisir, elle se sentait des envies de goûter à cet exercice qui lui apparaissait soudain comme le moyen d'asservir un homme, de le soumettre, le plus sensible de son être livré à votre bouche.

Elle apprit aussi beaucoup de choses sur la sodomie. Ce n'était pas un secret pour Marie : Gloria aimait les caresses anales. Elle s'attendait à la voir se faire sodomiser avec délice et elle ne fut pas déçue. Mais elle resta stupéfaite – et très excitée - en voyant Gloria sodomiser son partenaire – comment un hétéro pouvait-il accepter de se livrer à cette pratique de pédés ? Elle l'avait vu de ses yeux vus, le faune rouge, à quatre pattes, offrant son cul à la langue de Gloria en se branlant frénétiquement. Il n'avait pas protesté, quand elle avait pris sa bite dans sa main à elle pour ralentir le mouvement – elle ne voulait pas qu'il jouisse trop vite – et glissé un doigt dans son cul offert. Il bandait dur, ça se voyait.

Quand Gloria avait retiré son doigt, Marie avait eu un instant

d'ébahissement, en la voyant se redresser en exhibant un pénis érigé et, d'un viril mouvement des hanches, pénétrer son amant. C'était comme si *L'Hermaphrodite Endormi* du Louvre avait brusquement pris vie. Et puis, en regardant mieux, elle réalisa qu'il s'agissait d'un simulacre, un simple jeu : la femme-oiseau maintenait fermement un gode contre son pubis. Elle reporta alors toute son attention sur le visage du faune rouge, qui avait pris l'expression de la supplique. Oh, comme Marie aurait voulu connaître une telle possession ! Sa main s'agitait fébrilement sur son clitoris, au rythme de celle de Gloria sur le vit du faune et, quand il éjacula violemment, elle partit avec lui.

Oui, il avait joui d'être dominé par une femme et Marie avait joui de le voir, s'imaginant à sa place. C'est ce jour là, qu'elle réalisa qu'un homme ou une femme, ce n'est pas très différent : les mêmes stimuli les amènent à l'orgasme.

À regarder ces deux-là s'aimer, Marie se sentait devenir une spécialiste du coït. Certes, il n'était pas beau, ce faune rouge, mais quel amant c'était ! Naturellement, elle le comparait à son ex-mari et en venait à se demander si elle était la seule femme avec laquelle celui-ci bâclait les relations sexuelles ou s'il faisait de même avec toutes ses conquêtes, estimant que le charme de sa personne était un plaisir suffisant. En pensant à la brièveté de ses multiples liaisons, Marie commençait à se dire que c'était peut-être elles qui le

quittaient et non l'inverse, et que toutes ses vantardises au sujet de sa libération sexuelle n'étaient probablement que du vent.



Quand Vanessa lui avait dit qu'elle sortirait, ce samedi soir, Marie n'avait rien demandé et joué l'indifférence – elle avait appris à se taire. Elle espérait que sa fille n'était pas retombée entre les rets du shih tzu constipé. Aussi, à peine Vanessa avait-elle pris l'ascenseur, que Marie s'était embusquée derrière la fenêtre du palier – elle donnait sur l'entrée de l'immeuble – pour l'espionner.

La petite n'était pas encore sortie et il n'y avait sur le trottoir qu'un jeune homme brun, tout de noir vêtu, chevauchant nonchalamment une moto noire à l'arrêt. Marie voyait mal. Il avait l'air grand et maigre. C'était ridicule, tout ce noir, il avait l'air de porter le deuil, ce garçon. Quand Vanessa sortit de l'immeuble, il lâcha son deux roues pour venir vers elle et Marie le vit mieux. Un frisson d'appréhension la saisit : il y avait quelque-chose en lui - était-ce la démarche, la façon de se tenir ? -, qui l'avait fait penser à son ex-mari. Elle les vit s'embrasser longuement et passionnément, avant de s'en aller sur la

moto noire, certainement pour aller faire l'amour quelque-part. Au moins, ce garçon avait prévu un deuxième casque, pour sa passagère, - un bon point pour lui. Elle tâcherait de s'en souvenir, pour lui faire bon visage, si Vanessa se décidait à le lui présenter – Marie avait bien retenu sa leçon : ne jamais contrarier les amours adolescentes.

En refermant sa porte, elle se sentit misérable : la ressemblance de ce motard endeuillé avec son ex lui cassait le moral. Et si ce garçon en noir gâchait la sexualité de Vanessa comme son ex-mari lui avait gâché la sienne ? - elle s'en rendait compte, à présent. Oh ! Certes, sa fille semblait moins nunuche qu'elle-même l'avait été – l'était encore?... - mais était-elle aussi renseignée que l'on pouvait l'attendre d'une adolescente reliée à Internet et dotée d'un père séducteur et bavard ? Marie frémit à la pensée des enseignements que pouvait dispenser son ex.

Elle devait absolument parler à Vanessa, c'était son devoir de mère. Raaaaaah ! Jamais elle n'oserait aborder un tel sujet ! Il n'était pas évident de se départir de quarante ans de névrose sexuelle, même quand on avait la chance d'avoir une voisine comme Gloria !

Elle eut alors une idée : elle allait acheter à sa fille un livre sur le plaisir féminin. Elle y serait bien allée sur le champ, mais elle ne se sentit pas capable d'affronter la foule du week-end, dans les rayonnages « Bien-être » de la Fnac – elle voulait prendre le temps

d'examiner chaque ouvrage, pour ne pas acheter n'importe quoi. Elle s'imaginait d'ici, étudiant attentivement des croquis de vulves, pendant qu'un de ses élèves lui tapait sur l'épaule à l'improviste. Cela ferait le tour du collège en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

C'est donc le lundi matin que Marie alla faire cet achat si compromettant. Elle prit, en outre, une demi-douzaine de livres d'Histoire de l'Art, pour faire bonne mesure - elle ne pouvait supporter l'idée de ce que penserait la caissière, en la voyant acheter un livre sur la sexualité. Cet aspect de l'Histoire l'intéressait de plus en plus et elle n'en revenait pas d'avoir fait des études en la matière sans avoir jamais eu conscience de la mine de documents que représentaient les œuvres d'art. Elle s'en servait de plus en plus, pour ses cours, et ses élèves semblaient intéressés – enfin, autant que puissent l'être des adolescents prisonniers d'un cours.

Marie dissimula donc son livre sur l'épanouissement sexuel entre tous les autres et se dirigea résolument vers une caisse où officiait une femme – surtout ne pas passer avec un caissier ! Elle avait le cœur qui battait la chamade, mais elle essaya de se calmer en se répétant que les hôtesses de caisse en voyaient bien d'autres et, qu'à son âge, elle avait quand même le droit d'acheter un ouvrage sérieux sur la sexualité.

Naturellement, une telle angoisse injustifiée ne pouvait rester

impunie, et c'est justement ce précieux ouvrage qui refusa de passer au scanner. La caissière prit donc son téléphone et c'est d'une voix parfaitement indifférente, mais aussi particulièrement claire, qu'elle émit à deux reprises dans le récepteur : « La femme et son plaisir ». Marie affecta d'être tout à fait détendue, même quand le vieux monsieur, derrière elle, lui souffla dans le cou – sûrement un asthmatique ... ou un vieux pervers. Au fond d'elle-même, elle ressentait exactement la même chose que la première fois qu'elle avait dû se faire examiner par un gynécologue.

Rentrée chez elle, elle réalisa qu'elle n'était pas au bout de ses épreuves. Jamais elle n'arriverait à donner ce livre à sa fille. C'était impossible. D'ailleurs, ce serait certainement tout aussi traumatisant pour Vanessa. Non, ce qu'il fallait, c'est qu'elle le trouve par hasard, et espérer qu'elle aurait la curiosité de le lire en douce.

Marie rangea alors le précieux manuel tout en bas de la bibliothèque du salon, parmi les livres jamais lus, encyclopédies ou souvenirs de vacances, entre un bouquin sur la Bretagne et un autre sur l'art du thé, à côté du recueil de recettes libanaises. Elle ruserait, pour s'assurer que Vanessa le trouve. Elle lui proposerait de lui préparer de l'houmos et l'enverrait à la recherche du bouquin de recettes.

Elle sortit le livre de la bibliothèque, s'installa sur le canapé et commença à le lire.

- ♀ 8 -

- Vraiment, il y a quelque-chose de particulier dans vos dessins ! Quand je vois les progrès fulgurants que vous avez faits, je suis impressionné.

C'était la fin du cours, après un dernier tour de classe pour voir les productions de chacun, les élèves rangeaient leurs affaires et Gloria était passée derrière son paravent pour se rhabiller. Le costume de velours s'était arrêté derrière Marie pour regarder son dernier croquis et, une main posée sur son épaule et les lèvres à hauteur de son oreille, à son habitude, il lui fit ce compliment. Marie rougit mais prit sur elle, pour maîtriser ses nerfs et ne pas se trémousser fébrilement : cet homme avait le don d'éveiller ses sens.

- C'est que vous êtes un bon professeur, fit-elle d'une voix un peu tendue.

Elle ne savait comment réagir à l'attention que lui portait le costume de velours. Vu l'effet que sa proximité avait sur ses nerfs, et les pratiques de Gloria et du faune rouge sur son imagination, il lui

arrivait de rêver qu'il lui accordait pour de bon plus d'attention qu'aux autres, mais elle revenait vite à la réalité : qui pourrait bien s'intéresser à une grosse femme vieillissante et terne comme elle l'était. Surtout s'agissant d'un homme habitué à contempler à longueur de journées des beautés nues.

- Hum... souffla-t-il dans le creux de son oreille. J'ai plaisir à vous l'entendre dire, mais... il y a des choses impossible à enseigner. On peut donner des conseils techniques ; on ne peut pas expliquer comment insuffler la vie. Ça, fit-il un peu plus fort en se redressant et en tapotant de l'index le bord de sa sanguine, ça c'est vivant.

Il se redressa encore un peu plus et, se tournant vers le paravent au fond de la salle, il haussa le ton :

- Gloria, tu as fini ton ravalement ?

- Oui-oui, une seconde ! répondit le joli contralto un peu voilé de la femme-oiseau.

Marie se tendait de toutes ses fibres vers la voix, comme à chaque fois qu'elle avait l'occasion de l'entendre. Enfin Gloria parut, dans tout l'éclat tropical d'une robe rose indien très fluide, les épaules drapées d'une de ses grandes écharpes de brocard, la vert mousse.

- Viens voir ça, ma belle, fit le costume de velours avec un geste de la main vers le croquis de Marie.

En voyant sa femme-oiseau se diriger vers elle en lui souriant amicalement, Marie crut que son cœur allait s'échapper de sa

poitrine, tant il se mit à battre fort, soudain. Ce fut bien pire, quand Gloria se dressa à son côté, pour examiner son dessin. Ses sens étaient déjà exacerbés par les effleurements et le souffle du costume de velours, dès qu'elle sentit la chaleur de la chair de sa femmeseau le long de son bras, dès que les effluves de son parfum arrivèrent à ses narines, Marie sentit le désir crispier tout son ventre. Clouée sur sa chaise, elle se sentait couler. Jamais encore elle ne s'était trouvée si près d'elle.

Gloria siffla d'admiration.

- Vous en avez d'autres, ici ? demanda-t-elle.

Incapable de répondre, Marie se dressa pour ouvrir son carton à dessin et sortir ses croquis de ses mains tremblantes. Elle sentait sa cyprine glisser le long de ses cuisses et se félicitait secrètement d'avoir une veste assez longue pour dissimuler d'éventuelles traces mouillées sur son pantalon. Gloria et le costume de velours se serrèrent un peu plus autour d'elle, regardant ses dessins avec des exclamations, pendant que Marie, dans leurs chaleurs, les sentaient bouger contre elle et se grisait de sentir les fins cheveux de Gloria caresser sa joue. Elle avait le sentiment d'avoir atteint le paradis – un paradis fiévreux de désirs brûlants et réprimés, un paradis aussi chaud et inconfortable que l'enfer lui-même, mais elle n'en rêvait pas de meilleur.

- C'est si sensuel, ce que vous faites.

Marie ne chercha même pas à prendre sur elle pour répondre à sa femme-oiseau. Elle se contentait jouir de tout ce que cette minute lui offrait.

- Tu devrais lui réserver un mur, pour l'expo de fin d'année, continua Gloria en se penchant devant elle, pour s'adresser au costume de velours.

Marie sentit son souffle sur sa bouche et faillit s'évanouir de volupté.

- Oui, tu as raison, répondit le costume de velours. Ce serait dommage de la noyer dans l'expo collective.

- Vous m'en donneriez un ? demanda Gloria en posant une main sur le bras de Marie.

Brûlée à ce contact, celle-ci fit un effort surhumain pour répondre. Elle coassa d'une voix qui n'était certainement pas la sienne :

- Choisissez !

Gloria prit une esquisse qui la représentait renversée en arrière, les yeux clos. Son visage y reflétait l'expression de paix que l'assouvissement sexuel lui imprimait. Elle remercia chaudement Marie, sans paraître se rendre compte de son trouble, et lui colla deux bons gros baisers sur les joues, avant de disparaître.

Tous les élèves étaient partis, désormais. Marie se retrouvait seule avec le costume de velours qui ne faisait pas mine de s'éloigner d'elle. Dans le couloir, on entendait le bruit sec des talons de la femme-oiseau qui partait. Marie commença à rassembler

fébrilement ses croquis et le costume de velours se décida à faire un pas en arrière, pour ne pas gêner ses mouvements. Ils se dirigèrent vers la sortie de l'immeuble en silence et, devant la porte, au moment de se séparer pour aller chacun dans la direction opposée, le costume en velours lui dit :

- J'expose, dans une petite galerie de la vieille ville. Seriez-vous libre, samedi soir, pour m'accompagner à mon vernissage ?

Prise de cours, Marie leva sur lui des yeux de victime sacrificielle et ne trouva rien d'autre à répondre que :

- Oui.



Elle rentra chez elle dans un état de nerfs difficile à décrire. Elle dut se faire un grog, dans l'espoir de se calmer. Qu'allait dire Vanessa, quand elle saurait que sa mère avait un rendez-vous, samedi soir ? Oh ! Non, non, non, il ne fallait pas lui parler de rendez-vous ! Marie lui dirait qu'elle sortait avec des amis de son cours de dessin, voilà. Voyons, avait-elle, oui ou non, un rendez-vous avec un homme ? Une chose pareille était-elle réellement possible ? Non, ce n'était pas

possible. Il la trouvait sympathique, voilà tout.

En pensant à sa timidité, qui la privait absolument de moyens et la laissait sans un mot ni un regard, elle douta sincèrement de l'éventuelle sympathie qu'elle pouvait attirer. Qu'elle se conduisait donc comme une cruche ! Si elle avait été capable d'aligner ne serait-ce que deux mots de suite d'un air détendu, elle aurait eu, ce soir-même, l'occasion qu'elle attendait depuis tous ces mois de copiner avec sa femme-oiseau ! Elle avait tout gâché !

Et puis, que lui voulait-il, ce costume de velours ? Et, s'il voulait faire l'amour avec elle, samedi, comment pourrait-elle supporter de montrer son corps nu ? D'autant qu'elle se rendrait sûrement ridicule : son ex-mari lui avait suffisamment répété qu'elle était mauvaise, au lit, pour qu'elle en soit convaincue. Ce n'était pas suffisant, pour faire une bonne amante, que d'avoir espionné la femme-oiseau six mois durant. On ne devient pas mécanicien parce qu'on a regardé son garagiste réparer sa voiture !

Et, pire encore ! s'il ne voulait pas !



Marie braqua ses jumelles sur le visage de Gloria. À quatre pattes sur son lit, face à la fenêtre, elle se faisait prendre en levrette par son faune rouge qui bougeait avec une douce régularité. Soudain, il se retira. Les mains sur les fesses de sa partenaire, il l'écarta encore un peu, comme on fend un abricot, et profitant de l'indécemment spectacle qu'elle lui offrait, il fit glisser ses doigts du clitoris jusqu'à l'anus dilaté qu'il enfonça doucement, tandis que la respiration de Gloria se faisait plus rapide. Il retira ses doigts et Marie s'attendait à le voir lui prendre le cul, mais pas du tout. Il aida Gloria à se lever, puis il la colla face à la baie vitrée, en appui sur ses bras dressés au-dessus de sa tête, les jambes bien écartées, les tétons frottant contre la vitre froide à chaque respiration. Marie en eut le souffle coupé. Elle lâcha ses jumelles et se renfonça derrière ses rideaux de chintz. La femmoiseau, écartelée sur sa vitre, éclairée a giorno par les réverbères, était bien visible depuis la rue et aussi, naturellement, depuis l'immeuble de Marie.

Le faune rouge s'agenouilla derrière Gloria, qui se cambra pour lui permettre de la lécher longuement, chatte et cul, face à la rue heureusement déserte – Marie, malgré son excitation, ne pouvait s'empêcher d'y jeter des coups d'œil inquiets. Gloria fermait les yeux, pour mieux apprécier ; son souffle précipité embuait la vitre, devant son visage. Marie la voyait si nettement - elle n'était qu'à quoi ? huit mètres d'elle. Le faune rouge se releva, saisit

brusquement Gloria par les hanches et s'enfonça en elle. Il colla l'une de ses grosses pattes rouges sur son clitoris et lui enlaça la taille de l'autre, pour la maintenir tandis qu'il la limait vigoureusement, les genoux fléchis. Marie pouvait voir sa queue qui entrait et sortait de la chatte de la femme-oiseau. Elle voyait les deux corps impudiques qui se balançaient frénétiquement au rythme de leur plaisir et leurs visages bouleversés. Elle se concentra sur celui de Gloria et vit ses traits se convulser ; sa bouche et ses yeux s'ouvrirent brusquement : elle jouissait. Marie gémit à voix haute. Elle avait eu l'impression de sentir l'insistant martèlement d'une bite au fond de sa chatte.

- ♀ 9 -

En rentrant chez elle, sur le nuage de son événement, elle n'eut même pas l'idée de regarder la fenêtre de sa femme-oiseau. N'importe comment, il était très tard, Gloria et son faune rouge devaient dormir depuis bien des heures. Marie avait été étonnée – et déçue, oh, si déçue ! - que Gloria ne soit pas venue au vernissage mais, après tout, elle était présente sur quelques œuvres – en tant que modèle –, cela compensait un peu. C'était encore une occasion manquée de lui parler, de sympathiser peut-être – en admettant que Marie soit arrivée à surmonter sa ridicule timidité. Néanmoins, sa déception avait vite fondu : le costume de velours l'avait si bien accaparée qu'elle avait rapidement oublié tout ce qui n'était pas lui. Il avait expliqué à Marie chacune de ses œuvres, en lui parlant de cette façon si particulière qu'il lui réservait et lui mettait les nerfs à si rude épreuve. Ses créations l'avait subjuguée – et affreusement gênée. C'était les joues rouges de confusion qu'elle avait visité l'expo. Elle devait pourtant s'être aguerrie, car sa confusion ne l'empêcha pas d'apprécier ce qu'elle y vit.

C'étaient des photos qu'il exposait. Il peignait sur le corps de ses modèles – souvent des scènes érotiques - et les photographiait en très gros plan. On ne voyait aucun visage, mais Marie – experte en la matière - n'eut aucun mal à identifier certains morceaux de Gloria. Il y avait notamment un gros plan de sa vulve, bien écartée. Sur ses cuisses et son bas-ventre étaient dessinées d'autres vulves en trompe-l'œil – des vulves partout, sur toute la chair visible. Marie mourait d'envie d'acheter cette photo, mais où la mettre, pour que Vanessa ne la voie pas ? Elle réfléchissait à ce cruel problème, quand le costume de velours lui demanda à l'improviste si elle voulait visiter son atelier.

- Quoi, maintenant ? s'était-elle étonnée, mais... le vernissage...

- Eh bien, j'ai salué les acheteurs éventuels et tapé sur l'épaule du représentant du journal local. Je n'ai plus rien à faire ici.

Il s'était encore rapproché de son oreille et lui avait serré brièvement le bras – prise de possession – pour lui glisser :

- Allons, c'est à deux pas. Venez voir ce qui n'est pas exposé.

Les sens en déroute, dominée par une autre volonté que la sienne, Marie avait acquiescé.



En fait, elle n'avait rien vu. Dans l'ascenseur, il l'avait embrassée. À y repenser, Marie n'en revenait pas que cela se soit passé si naturellement. Il l'avait embrassée comme s'il avait l'habitude de le faire. Il lui avait pris le visage entre les mains et s'était approprié ses lèvres, sans hâte. Leurs corps s'étaient trouvés accordés sans effort. C'était un homme qui savait détendre une femme, ce costume de velours – peut-être même était-ce cela qui l'excitait : venir à bout des inhibitions de ses partenaires.

Il l'avait déshabillée à la lueur argentée de la pleine lune, qui les observait de toutes les verrières de son atelier. À son premier raidissement farouche, il lui avait promis qu'ils ne feraient rien d'autre que de s'embrasser. Ce qu'il lui offrait, c'était de la tendresse et de la sensualité. Il l'avait regardée de partout, en lui répétant combien elle était belle, ronde et gironde, comme sa peau était douce et sa chair agréable à presser, comme elle lui plaisait et combien elle l'excitait – litanie de l'adoration. Puis, ils s'étaient embrassés comme des adolescents, des heures durant et Marie avait pu vérifier que le surnom dont elle l'avait doté lui allait à merveille – sa peau était si chaude et si douce, un vrai velours !

Il l'avait caressée longuement, partout, la forçant à rester étendue, à ne pas bouger, si bien qu'elle avait fini par jouir sous ses mains. Il lui avait fallu un moment pour se remettre de cet événement – c'était la première fois que quelqu'un lui donnait du plaisir. Éperdue de

reconnaissance, elle avait voulu lui rendre la pareille. Elle l'avait repoussé sur le lit et s'était emparée de sa bite, mais il l'avait arrêtée.

- Faisons le test, dès lundi. Je ne veux pas gâcher ce premier plaisir avec toi en portant un préservatif.

Il lui avait demandé de rester dormir avec lui, mais elle ne voulait pas laisser Vanessa seule toute la nuit. Alors, il l'avait ramenée... et embrassée longtemps, passionnément, dans la voiture, avant de la laisser rentrer chez elle, à regret.

- Je n'en reviens pas de t'avoir dans mes bras, lui avait-il dit. Tu es si farouche ! Il y a des mois que j'essaye d'attirer ton attention.



En ouvrant sa fenêtre, à son réveil, Marie fut surprise que les volets de sa femme-oiseau soient baissés – elle ne les fermait ni jour ni nuit. C'était bizarre. Bizarre et même inquiétant. Pour se rassurer, elle se dit que Gloria avait dû partir en week-end, avec son faune rouge – voilà pourquoi elle n'assistait pas au vernissage. Il fallut toutes les taquineries de Vanessa, pour la tirer de son sombre pressentiment. Celle-ci prit un malin plaisir à la faire rougir, en lui demandant un récit de sa soirée puis en affectant de douter de

toutes ses paroles.

- Si j'avais pu me douter que tu découcherais, je n'aurais pas laissé tomber une soirée divine pour être rentrée à minuit, comme Cendrillon !

- Je n'ai pas découché, Vanessa !

- Tss ! tss ! tss ! Rentrer à cinq heures du matin, moi, j'appelle ça découcher ! Y a pas un resto ou une boîte qui soit encore ouvert à cette heure-là. Où étais-tu donc ? Et avec qui, hmm ? Des amis de ton cours de dessin, tu parles !

Sa confusion fut complète quand Vanessa exhiba la page culturelle du journal local, où figurait une photo du costume de velours, devant l'une de ses œuvres les plus scandaleuses. L'article en disait assez pour que Vanessa puisse bien s'amuser.

- Il est bel homme, ton prof, apprécia-t-elle, avant de glousser et de lire à haute voix, en accentuant outrageusement les mots susceptibles de faire rougir sa mère : « Des photographies d'une *SENSUALITÉ* raffinée... blabla... hyperréalisme des aquarelles *ÉROTIQUES*, réalisées *À MÊME LA PEAU* des modèles... blablabla.... la série des "*VULVES*", en si gros plan qu'elle perd presque toute connotation *SEXUELLE* et s'approche de l'abstraction... blabla... À réserver à un public *AVERTI* ». Eh bien, eh bien ! Mais quel milieu dépravé ! D'ailleurs, on voit bien que tu en as déjà subi l'influence : madame découche !

Marie fut presque heureuse quand Vanessa se prépara à rentrer chez son père, ce soir-là. Elle ignorait que ses émotions étaient loin d'être terminées. Juste avant de franchir la porte, sa fille l'embrassa et, détournant le visage, elle demanda :

- Tu serais d'accord, pour que je revienne vivre ici ?

Sidérée – trop même, pour sentir de la joie -, Marie dut prendre sur elle pour articuler une réponse chaleureuse :

- Oh ! Mais, oui, bien sûr ! C'est chez toi, ici, Vanessa !

Vanessa franchit le seuil et appela l'ascenseur, avant de se tourner vers sa mère. Elle avait les yeux humides.

- Le week-end prochain, d'accord ?

Sa fille partie, Marie alla s'asseoir devant la fenêtre de sa chambre, contemplant les volets clos de sa femme-oiseau, incapable de retenir ses larmes, secouée de sentiments contradictoires – joie folle et inquiétude irraisonnée. Le téléphone sonna. C'était le costume de velours : voulait-elle venir dormir contre lui ? Ils pourraient ainsi aller ensemble faire cette prise de sang, le lendemain à la première heure.



C'est sur ses reins et ses fesses qu'il commença à peindre.

- Je dessine ce que je vais te faire...

Il lui décrivait, au fur et à mesure, les motifs qu'il appliquait sur sa peau. À plat ventre, livrée aux mots crus et aux attouchements humides et froids du pinceau, elle se sentait couler inexorablement sur le drap tendu sous elle. Son clitoris palpait nerveusement, gonflé à bloc. Honteuse de se sentir ainsi offerte, elle réagit par une agressivité voilée :

- Alors, tu couches avec tes modèles, constata-t-elle uniment.

En réalité, elle ne savait pas encore comment elle prendrait ça – après tout, cela voudrait dire qu'il avait couché avec Gloria ; passer après elle, c'était presque coucher avec elle. Tout de même ! Marie était-elle prédestinée aux Dons Juans ?

- En fait, non, fit-il avec nonchalance.

Elle ne répondit rien. C'était si bête, de la part du costume de velours, de mentir contre toute évidence. Il alluma deux projecteurs, disposa le corps de Marie à son gré, de trois quart, les genoux remontés, pour mettre en évidence la courbe des fesses, et la prit en photo sous plusieurs angles.

- Tu ne me crois pas, dit-il alors calmement, tout en tournant autour d'elle avec son reflex. Ce n'est pas grave. Quand tu me connaîtras mieux, tu seras rassurée. Cela m'est arrivé, de coucher avec mes modèles, et je fais poser les femmes avec lesquelles je couche, si elles

l'acceptent, mais rien n'est systématique. Vois-tu, quand une femme m'attire, toutes les autres me deviennent indifférentes. Dans leurs corps, c'est le sien que je cherche et que je vois. Les aventures sans lendemain ne intéressent pas.

Il s'approcha d'elle, pour l'inviter à changer de position. Il la voulait agenouillée, recroquevillée sur elle-même, la tête sur ses bras repliés.

- Tu as la forme d'un galet.

Il fit courir ses mains le long de son dos, jusqu'à ses fesses, puis explora son sillon du bout des doigts.

- Cette expo que tu as vue, hier, je l'ai préparée tous ces derniers mois. Je n'ai baisé aucun de ces modèles, parce que je ne pensais qu'à une seule femme.

Ses mains se firent plus indiscreètes, il l'écarta doucement, la dessina et l'explora d'un doigt – extérieur et intérieur. Marie se mordait les lèvres pour ne pas gémir. Elle mouillait comme une folle. Quand il lui glissa le manche de son pinceau dans le cul et tourna dans un sens puis dans l'autre, elle ne put retenir un halètement de désir.

- C'est à toi que je pensais.

- 1♀ -

- Gloria nous a quittés, dit le costume de velours à mi-voix.

- Quoi ? s'écria Marie catastrophée.

Tout le cours de dessin se tourna vers elle mais elle n'y prit pas garde, pour la première fois de sa vie, peut-être. Une chape de glace lui tomba sur l'estomac. Était-ce possible que sa femme-oiseau soit morte ? Oh, non ! Ce n'était pas possible ! Non !

Ce soir-là, c'était un homme qui posait nu – un haltérophile à l'air benêt. Après toutes ses inquiétudes au sujet des volets fermés de Gloria, Marie n'avait pu s'empêcher de demander ce qui se passait, si le modèle n'était pas malade. Se rendant compte que Marie avait mal interprété sa réponse, le costume de velours rit doucement, avant d'expliquer :

- Ce n'était pas une façon d'annoncer sa mort ! Elle a juste démissionné. Elle a quitté la ville. Elle est partie s'installer au bord de l'océan, dans un coin qui ressemble à l'Irlande, avec son compagnon.

Marie en resta comme assommée. Ce n'était pas aussi dramatique

qu'elle l'avait craint mais, pour elle, le résultat serait le même : elle ne verrait jamais plus sa femme-oiseau. Sans l'exaltation qu'avait fait naître en elle son aventure avec le costume de velours, elle se serait effondrée.



Elle resta longtemps, cette nuit-là, à contempler les volets fermés de Gloria. Elle avait insisté pour rentrer dormir chez elle, prétextant qu'elle devait se lever très tôt, le lendemain, pour un cours à la première heure. Elle sentait le besoin d'être seule, pour faire son deuil.

Ils avaient dîné à la brasserie, en face du cours de dessin, où elle avait attendu Gloria, des mois auparavant. Quel changement dans sa vie, depuis ! Il lui avait parlé de l'haltérophile :

- C'est un copain. Il veut bien nous dépanner quelques séances, pour finir l'année, mais ça l'ennuie. Tiens, j'y pense ! Ça ne t'amuserait pas, de devenir modèle ? Tu as exactement le corps qu'il nous faut !

Elle avait secoué la tête en riant.

- Je vois bien la tête de mon proviseur et des délégués des parents d'élèves ! avait-elle répliqué.

Pourtant, elle y repensait et se disait que, oui, elle aimerait bien poser nue. Elle avait tant détesté son corps – et elle le détestait encore - que ce serait une revanche, de se voir enfin belle sur les croquis des élèves. Et puis, elle se sentirait proche de Gloria, malgré son absence.

Bien sûr, il ne fallait pas penser à devenir modèle en continuant à enseigner, mais rien ne l'empêchait de prendre une année sabbatique. Oui, ce serait l'occasion de reprendre ses études et de se reconverter. Elle avait envie d'enseigner l'Histoire de l'Art et le Dessin. Étudier le jour et poser nue, le soir, voilà qui lui faisait envie ! Il fallait absolument qu'elle se renseigne : il lui semblait que, puisqu'il s'agissait de préparer un concours au sein même de l'Éducation Nationale, il lui serait peut-être possible de toucher tout ou partie de son salaire pendant ses études. Oh ! Ce serait merveilleux ! Elle imaginait l'air à la fois horrifié et envieux de ses collègues si parfaites – élégantes épouses et mères dévouées -, en apprenant qu'elle posait nue ! Hu ! hu ! Hi ! hi ! hi !

Marie finit par se lever de son fauteuil devant la fenêtre et par allumer son téléviseur, pour se tenir compagnie, puisque sa femme-oiseau n'était plus là - ne serait plus jamais là. Elle regarda un instant la manivelle des volets roulants et prit sa décision : elle les laisserait ouverts. Elle se déshabilla devant sa fenêtre, à la lueur de son écran. Elle allait acheter un grand miroir pour sa chambre –

avec le retour de Vanessa, finies les agaceries devant celui du placard de l'entrée.

Nue sur son lit, face à la fenêtre, elle contempla un moment les reflets bleuâtres et changeants que projetait son téléviseur sur le plafond, en s'imaginant qu'une femme la regardait subrepticement, depuis l'immeuble d'en-face, et qu'elle allait fouiller fébrilement au fin fond d'un placard, pour trouver une veille paire de jumelles, pour mieux voir. Alors, Marie écarta complaisamment les cuisses, se mouilla le bout de l'index et le fit glisser lentement autour de sa vulve.

DU MÊME AUTEUR :

LE CORBILLARD ROSE, *roman*, 2008.

ESMERALDA OU L'ŒUVRE AU NOIR, *essai*, 2011.

PHILTRES, ENCHANTEMENTS ET SORTILÈGES, *roman*, 2013.

►SHEELA-NA-GIG, *roman érotique*, 2014.

CONTES ÉROTICO-CRÉPUSCULAIRES, *nouvelles érotiques*, 2015.

JEUX D'ANGE HEUREUX, *roman*, 2016.

E-books à télécharger gratuitement à l'adresse : <http://erin-liebt.com>

Auteur contemporain.

Ce texte a été déposé. Il est la propriété de son auteur.

Sa diffusion gratuite sous sa forme actuelle de PDF est seule autorisée.

Texte protégé en vertu des articles L111-1 et suivants du Code de la propriété intellectuelle, loi du 1er juillet 1992.

En vertu de l'article L122-4 du Code de la propriété intellectuelle : « Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. »

(Extrait du Code de la propriété intellectuelle, Dernière modification du texte le 22 décembre 2014 - Document généré le 15 janvier 2015 - Copyright (C) 2007-2008 Legifrance)

Pour contacter l'auteur : <http://erin-liebt.com>

© Erin Liebt, 2014. Tous droits réservés.